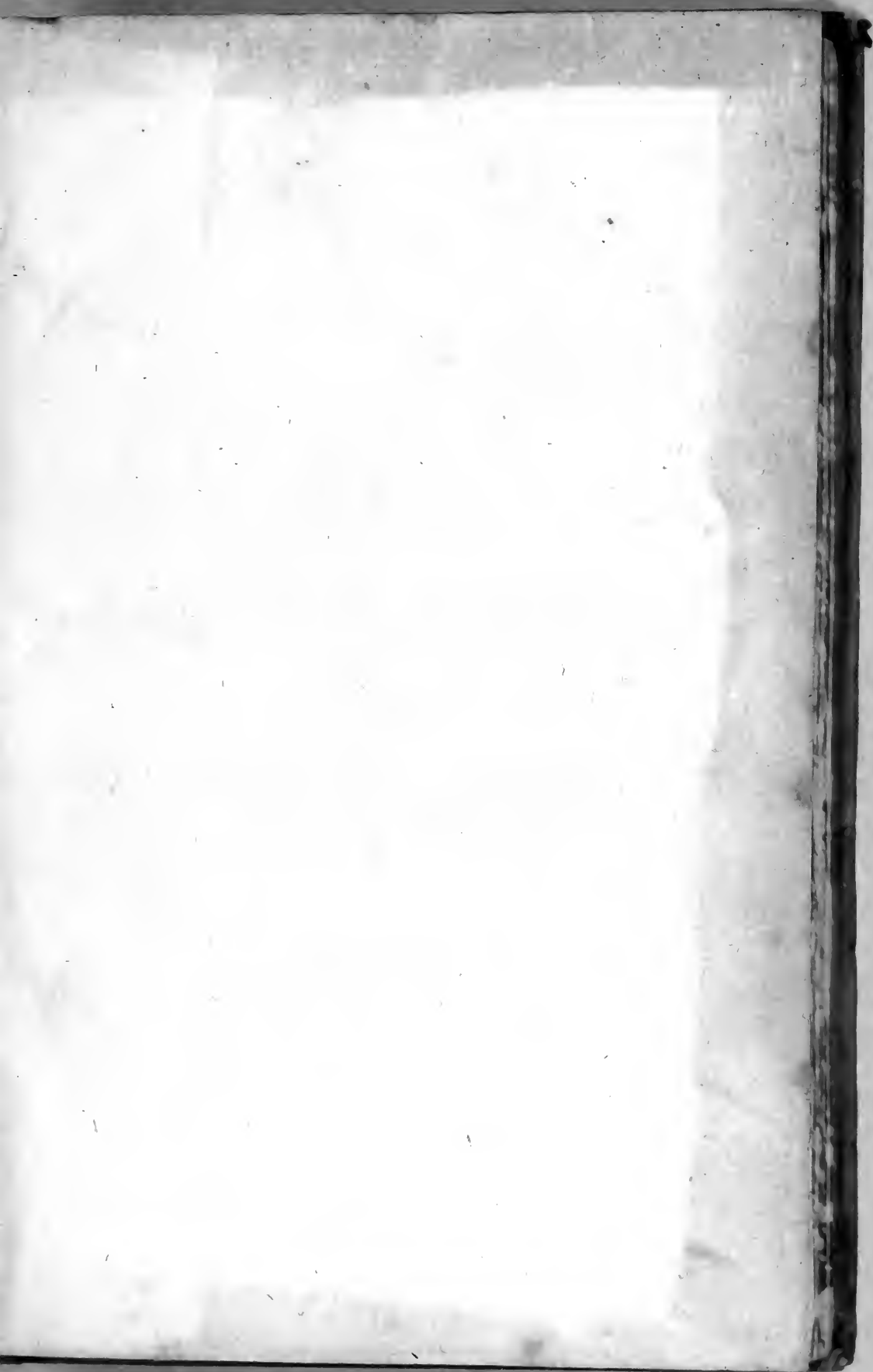
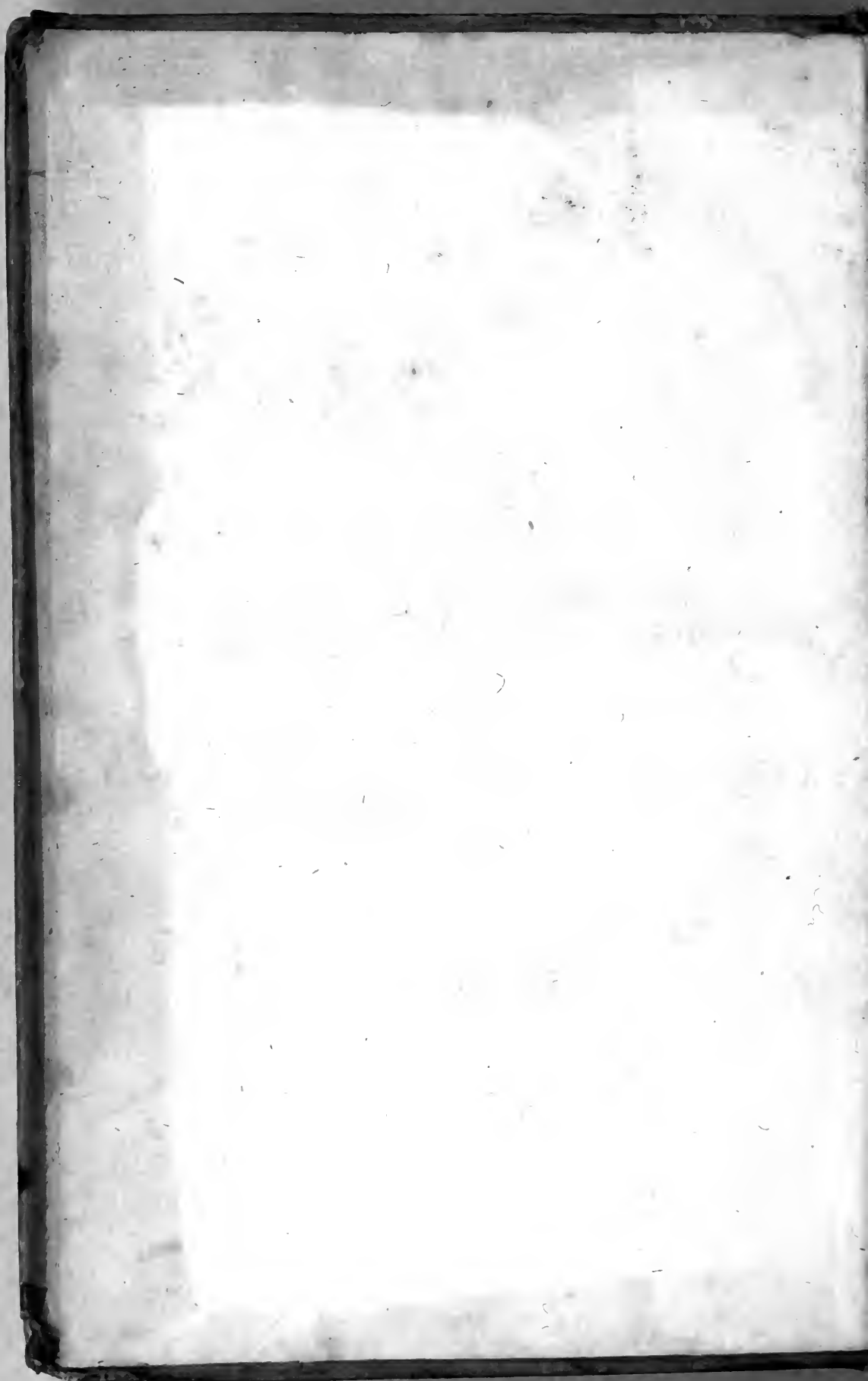


12.d



John Carter Brown.





AMUSEMENS

GÉOGRAPHIQUES

ET HISTORIQUES.

EPJON

BPJ02

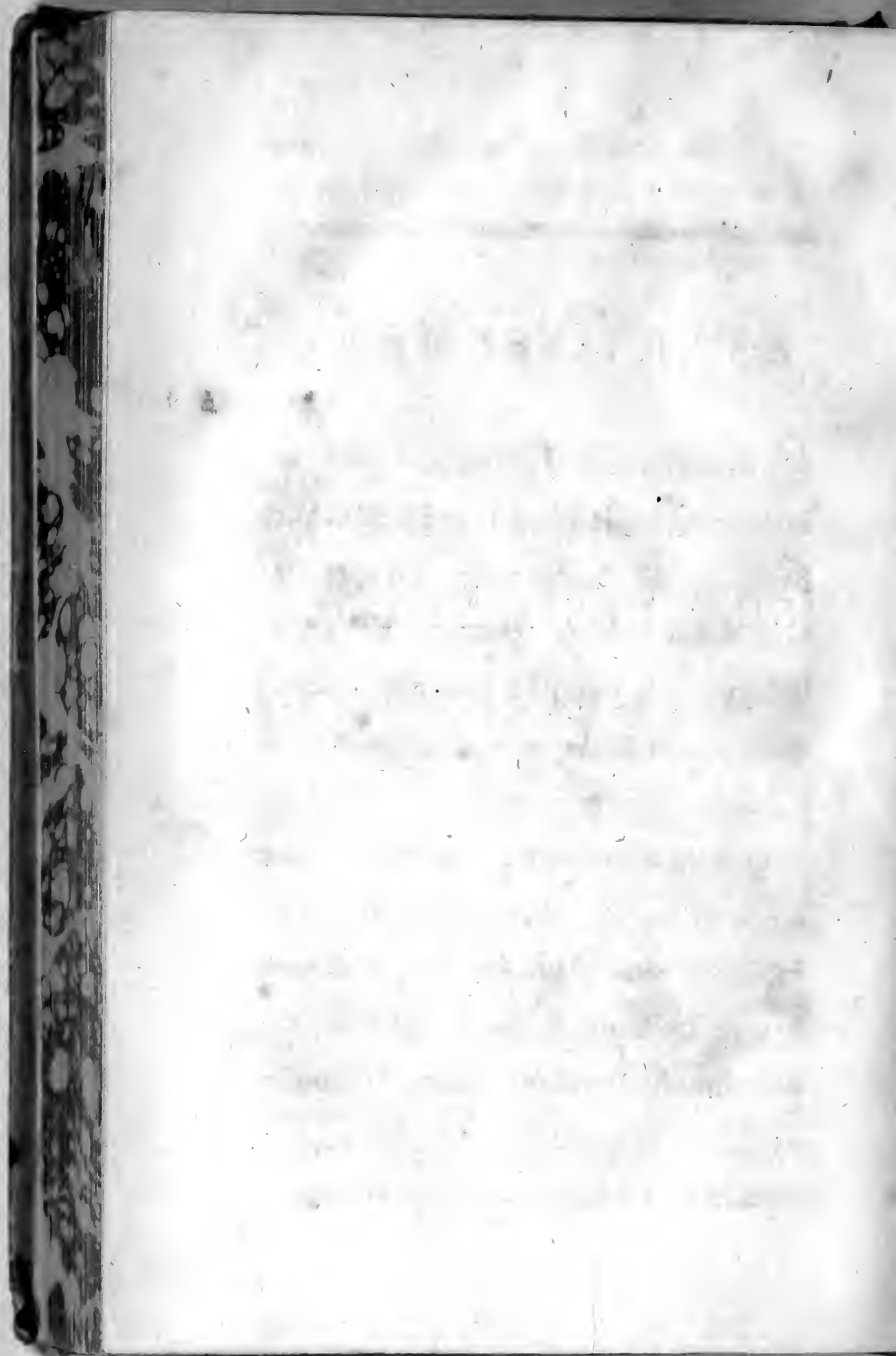
que la population y soit proportionnée à son étendue, qui est de 300 lieues de longueur; il ne contient que 20,000 blancs en état de porter les armes, & environ 15,000 Indiens, métis & mulâtres. Cette contrée a pris son nom de la rivière de Chil; on a dit par corruption Chili.

Le Gouverneur de cette vaste province ou de ce royaume a le titre de Président & de Capitaine général, parce qu'il a inspection sur le militaire & sur la magistrature. Il fait sa résidence à San-Iago. Les Officiers supérieurs qu'il a sous lui portent une longue baguette de six à sept pieds, pour marque de leur dignité: mais ce Gouverneur, quels que soient ses pouvoirs, relève du Vice-Roi du Pérou, & il est obligé d'exécuter ses ordres. Il est vrai que l'éloignement fait qu'ils ne sont pas toujours exactement remplis.

Les deux Evêques du Chili & les autres dignités ecclésiastiques relèvent de l'Archevêque de Lima.

Le tribunal de l'inquisition n'a pas manqué d'y établir son pouvoir tyrannique & odieux; il a dans cette région un Commissaire général, qui distribue dans chaque ville & même dans chaque village un grand nombre d'Officiers subalternes.

MÉMOIRE
SUR LES MALADIES
DE SAINT-DOMINGUE.



AVERTISSEMENT.

PLUSIEURS motifs m'ont engagé à publier ce Mémoire, auquel il m'a fallu faire beaucoup de changemens. En premier lieu, il m'a paru qu'il entrait dans les vues utiles de la Société Royale de Médecine, qui a demandé des mémoires sur les maladies des différentes contrées : je souhaite que cette Compagnie illustre y trouve quelques bonnes observations. Il sera du moins vu avec plaisir par un grand nombre de Lecteurs, auquel il présentera une description curieuse des plantes & arbrustes de Saint-Domingue, ainsi qu'un apperçu intéressant sur les maladies de ses habitans,

les remèdes qui leur sont propres , & le genre de vie de la plupart , outre plusieurs détails qui pourront amuser & instruire.



M É M O I R E

*Sur les maladies les plus communes à
Saint-Domingue ; leurs remèdes ; le
moyen de les éviter ou de s'en garantir
moralement & phisiquement.*

Par feu M. BOURGEOIS , Secrétaire de la
Chambre d'Agriculture du Cap.

IL est essentiel de rechercher les causes des maladies d'un pays. C'est toujours une chose importante à l'Etat. Les Souverains, qui, comme le nôtre, veulent être encore plus les pères que les maîtres de leurs sujets, veillent par tous les moyens imaginables à la conservation des hommes. Quels réglemens ingénieux & utiles n'a pas enfanté, dans l'Europe, ce desir de conserver l'espèce humaine ! Combien de savans Médecins, de Phisiciens du premier ordre, sont employés à la recherche de secrets propres à adoucir les maux de l'humanité !

Plus qu'ailleurs la sobriété est ici nécessaire : nous en avons des exemples à notre porte ; les Espagnols qui habitent comme nous Saint-Domingue, parviennent pour la plupart à un âge très-avancé, parce qu'il n'y a pas de gens au

monde plus sobres. Je fais que c'est plus le fruit de leur paresse que de leur discernement ; mais , sans les imiter en tout , prenons d'eux ce qui est salutaire à la conservation de notre être. De bonne nourriture , que l'on ne connaît guère sous ce ciel , suppléerait au corps ce qui lui manque dans un pays où la transpiration est excessive & continuelle.

Ce n'est point à l'air de Saint-Domingue qu'il faut imputer les mortalités fréquentes qu'on y voit. Cet air est salubre , il ne porte avec lui nulles malignes influences ; ce qui est si véritable , que les pulmoniques , les personnes attaquées de ces maladies , qui ailleurs conduisent à la mort , s'y rétablissent contre toute espérance , lorsqu'ils veulent observer un régime exact , mais moins gênant encore qu'en Europe. Les fantés délicates , les tempéramens faibles & valétudinaires , y vivent bien plus longuement qu'ils ne feraient dans des climats réputés meilleurs. Les anciens colons ont même fait une remarque sûre ; c'est que les gens qui arrivent d'Europe avec la complexion la moins robuste , résistent ordinairement mieux au climat , que ceux qui y viennent avec une constitution forte & vigoureuse. Les personnes d'un tempérament sec , peu chargées d'embonpoint ou de graisse , paraissent aussi plus propres à y vivre.

Ces observations se font tous les jours , & je les ai vérifiées pendant près de vingt-quatre ans de séjour. Les nouveaux-débarqués , dont les pores ne s'ouvrent jamais , ou que rarement , pour laisser sortir les humeurs hétérogènes que la Nature elle-même pousse au-dehors par les sueurs , sont également moins propres à vivre dans cette île : mais il y a du remède à tous ces accidents , comme je le dirai par la suite. Les hommes sanguins , ceux dont le visage empourprés dénote une abondance de sang trop inflammatoire , sont encore dans le même cas : ce sont ceux-ci , qui ont donné cours à une opinion presque entièrement fautive , que la maladie la plus commune était ici ce qu'on nomme *mal-de-Siam*.

Quoique je ne sois rien moins que Médecin , je vais cependant hasarder mes conjectures sur ces maladies & autres dont le pays se trouve incommodé , moins peut-être que bien d'autres parties de l'Univers , qui ne passent pas malgré cela pour mal-saines. Je détruirai , ou ferai en sorte de détruire la mauvaise opinion que l'on a prise de ce climat. La plupart des maladies y sont extraordinaires , affectent de dire plusieurs personnes , sur-tout celles qui devraient les connaître par état ; mais elles n'ont cet aspect que pour quiconque a négligé d'étudier

leurs variations : car elles sont par-tout les mêmes ; leurs symptômes ne diffèrent qu'aux yeux de qui ne fait pas en découvrir l'origine. Moi qui aime à tout ramener au principe le plus simple, je ne craindrai point d'avancer que qui raisonne différemment sur celles de ce pays-ci, n'y connaît rien ; je ne parle aussi affirmativement, qu'après en avoir fait convenir beaucoup de gens du métier, Médecins & Chirurgiens.

Les maladies ordinaires à Saint-Domingue y sont si simples, si peu compliquées, si faciles à guérir, quand le malade est assez raisonnable pour vouloir s'aider de lui-même, que les personnes chargées du soin de guérir ou d'aider la Nature, qui ont acquis quelque expérience, se contentent d'ordonner des remèdes fort simples, dont on ne se douterait presque pas ; des rafraîchissans, des boissons légères, le tout composé avec certains végétaux du pays, ont long-tems formé toute la médecine dont on se fait usage. Il mourait bien moins de monde. Je n'ose dire que les traitemens s'exercent aujourd'hui plus mal, mais je le crains.

La preuve décisive que l'air de Saint-Domingue n'est pas si pernicieux qu'on le prétend communément, c'est qu'on n'y est point sujet aux maladies épidémiques qui font ailleurs de si cruels ravages. La peste, par exemple, est un

un mal inconnu , je ne dis pas dans notre île , mais dans toute l'Amérique méridionale , quoiqu'elle renferme des climats plus chauds que ceux de l'Europe. On a voulu dire que la rage , également inconnue dans cette quatrième partie du monde , avait commencé à paraître dans notre île ; mais c'est un fait dont il est permis de douter. L'île est heureusement privée de ces reptiles venimeux qui désolent les autres contrées ; les insectes qu'on y redoute ne sont rien moins que mortels. Enfin , la petite vérole même n'y est pas , à beaucoup près , si dangereuse qu'en Europe , ou dans le fond de l'Amérique septentrionale. De quel climat d'Europe en pourrait-on dire autant ? Sa salubrité est due à sa position entre les deux tropiques : il est assez chaud pour exciter d'abondantes transpirations , mais en même tems assez tempéré pour ne pas occasionner les mauvais effets des climats trop chauds. Les brises ou vents périodiques-journaliers qui y règnent , en rafraîchissant l'air , le raréfient d'une manière très-sensible ; le vent qui s'élève la nuit est extraordinairement frais , & celui du jour , s'il l'est moins à cause du soleil qui l'échauffe vivement , a un autre avantage qui est de dissiper les vapeurs malignes que les premiers rayons ont élevées de la terre. Il est donc impossible que l'on respire long-

tems un mauvais air; il est sans cesse purifié & par le vent, & par la chaleur : le soleil fond & dissout des particules que le vent chasse à la mer, dont cette terre est environnée. D'ailleurs l'isle de Saint-Domingue est fort haute, bien différente en cela d'autres isles plus basses que la mer qui les entoure, & qui ne sont, pour ainsi dire, que des sables brûlans. Elle n'est point trop montagneuse, quoiqu'elle soit parsemée de montagnes de diverses formes & hauteurs : son étendue est si considérable, que ses montagnes laissent entre elles des terrains immenses, qui composent en plusieurs endroits les plus belles & les plus fertiles plaines; c'est où règne un printems éternel, bien plus sensible dans les lieux où le Français n'a point encore porté son ardeur destructive, ou de tout mettre en rapport.

L'air de la plaine est bon, mais il n'est pas par-tout le meilleur : ce qui dépend de la position & de la nature du vent qui y règne ordinairement, & du plus ou moins d'éloignement de la mer. Le vent du sud est trop chaud, il brûle & dessèche les corps comme les plantes : heureusement il n'est fréquent que dans la partie Espagnole, si fortement boisée, qu'elle en est à couvert de distance en distance. Les montagnes reçoivent aussi de leur situation le bon ou le mauvais air qu'on y respire : dans la seule partie

Française, la plupart sont agréables à cause de leurs cultures, & la demeure en est fraîche, sur-tout durant la nuit, où il faut se couvrir comme dans les pays froids. L'air est seulement sur quelques-unes un peu trop subtil; les eaux y sont si froides & si vives, qu'elles causent des tranchées qui dégénèrent à la longue en maladies aiguës. Pour les eaux de la plaine, comme elles descendent presque toutes des montagnes, elles sont plus ou moins bonnes, selon les terrains qu'elles traversent: les minéraux n'allant point jusqu'au sommet des montagnes, mais étant renfermés à leurs bases, ce qui est l'opinion reçue & que les expériences de tous les pays ont confirmée, il arrive quelquefois que, pures dans leur origine, elles contractent dans leurs cours une malignité qui engendre de très-mauvais effets. Elles passent par des veines de mines qui leur communiquent un levain pernicieux; ce qui se remarque à la longue par l'usage qu'on en fait.

Jamais les habitans les plus soigneux de conserver leur santé n'y font attention, parce qu'il leur serait facile d'y remédier, étant rare qu'ils n'en aient pas d'une autre qualité à leur bien-être. Les trois-quarts des obstructions dont ils se plaignent, proviennent de cette cause, sans qu'ils le devinent, ou qu'on puisse même

le leur persuader. Il y en a à Saint-Domingue de toutes les espèces, & elles sont très-communes : obstruction au foie, à la rate, embarras des viscères, fluxions & autres accidents qui naissent du défaut de circulation du sang, ou des humeurs ; deux ou trois jours les dissipent dans des sujets assez bien constitués, & pourvu qu'on y remédie dès le principe, sinon elles deviennent incurables ou presque incurables : les eaux ferrugineuses, ou simplement rouillées, font un effet bien prompt dans ces sortes de maladies.

° Ceux qui ne boivent que des eaux des grandes rivières, sont moins sujets à ces inconvéniens funestes ; elles sont plus légères, ainsi que j'en ai fait l'épreuve, comme étant plus battues : si elles sont moins apéritives que celles de la montagne, elles ont aussi bien moins de crudité ; le soleil tombant dessus à plomb, leur ôte cette fraîcheur nuisible qu'elles ont dans l'intérieur des montagnes. Ce que je ne puis pardonner à nos habitans de Saint-Domingue, c'est de n'avoir point de fontaines domestiques dans leurs maisons, afin d'y mettre reposer & se refaire leur eau, qu'ils se contentent de déposer dans des jares ou *canaries*, ainsi qu'ils les appellent, pour la boire sur-le-champ. Il arrive que cette eau, souvent bourbeuse, mal-

propre , imprégnée encore des fédimens qu'elle ramasse dans son cours , occasionne des maux dont on ne remonte jamais à la source , & qui sont traités différemment de ce qu'ils devraient être. Sans les sueurs fréquentes , on en verrait encore de plus prompts & de plus terribles effets.

Pour n'y plus revenir , je parlerai tout de suite de la salubrité de ces transpirations si abondantes ici. Je crois bien que par laps de tems ces sueurs nuisent , qu'elles précipitent peu-à-peu dans la phthisie , la dhiarrée & les autres maladies qui naissent de l'affaissement des solides ; il n'est pas moins certain qu'elles font en maintes occasions un bien infini , qu'elles expulsent du dedans une quantité prodigieuse d'humeurs crasses , impures , qui attaqueraient les parties nobles. Les sueurs sont si salutaires sous ce climat , que j'y ai vu des malades à l'agonie , hors d'espérance , à qui , par dernière ressource , on faisait prendre un bain tiède , qui à l'instant leur provoquait une abondante transpiration , dont ils étaient guéris sans autre remède. L'hidropisie , maladie si fréquente à Saint-Domingue par les raisons que j'ai déduites , en reçoit un soulagement quelquefois aussi subit : voilà pourquoi on s'y sert communément & avec succès , dans le traitement de toutes ces

maladies, de sudorifiques & d'alexipharmaques; j'y ai vu même guérir des hidropiques, sans employer qu'un régime bien simple : on ne les nourrissait qu'avec du biscuit & de la viande grillée, & pour toute boisson du taffia à discrétion.

La saignée est sous ce ciel le plus dangereux de tous les remèdes, & c'est celui que l'on y emploie le plus volontiers. Je pense, en soumettant toutefois mon sentiment aux gens de l'art, que, si on la supprimait entièrement, il réchapperait beaucoup plus de nouveaux-arrivés, que par les nombreuses saignées, avec lesquelles on les affaiblit. J'en ai tant vu périr dans le moment même de la saignée, que je serais tenté d'avancer qu'elle y devrait être défendue. J'en ai suivi plusieurs dans leurs maladies, & il m'a semblé que la lancette seule les tuait; en ayant cherché la raison secrète, indépendamment de la cause apparente, j'ai découvert qu'il n'en est presque point que ne séduise en arrivant le libertinage du pays. Les négresses, autant pour gagner de l'argent que par esprit de débauche, les viennent trouver, & leur font toutes les avances; ils s'y livrent avec d'autant plus d'ardeur, que la mer, qu'ils viennent de quitter, échauffe extraordinairement : la fièvre les prend là-dessus, on les saigne, ou parce qu'on né-

glige de leur demander ce qu'ils ont fait , ou parce qu'ils ont honte de l'avouer , ou parce que , tombés déjà dans l'affaiblissement , ils sont hors d'état de s'expliquer. La mort en ce cas est inévitable. Si on les eût simplement purgés , rafraîchis , nourris avec de bons bouillons , on les eût rappelés à la vie.

Quant au danger de la saignée , il est partout le même , dans presque toutes les maladies dont les hommes sont attaqués sous ce climat ; il en mourrait moins si elle était totalement supprimée : d'abord elle est pernicieuse & mortelle pour tous les scorbutiques , maladie que l'air du pays semble donner , mais qui vient plutôt des mauvaises boissons & des mauvais alimens. Le moindre séjour que l'on fait à Saint-Domingue , à la suite d'un voyage qui n'y contribue pas moins , occasionne dans tout le corps le développement & la fermentation de cet affreux levain , qui y germe sans cesse , & ne se déclare au dehors que long-tems après , par des accidens si difficiles à comprendre , qu'on n'y connaît souvent rien , & qu'on y applique des remèdes qui augmentent le mal. Le Prothée de la Fable ne se transforma jamais en tant de manières différentes , qu'en prend cette cruelle maladie pour se dérober aux ressources de l'art.

J'ai parlé du voyage qui y prépare , & qui en est comme l'avant-coureur. Il faut savoir qu'il est deux espèces de scorbut , l'un de terre , & l'autre de mer , qu'il serait à propos de distinguer , parce qu'ils diffèrent entre eux dans leurs effets , & par conséquent dans leurs cures. Le scorbut de mer n'est rien ou presque rien ; on le dissipe aisément par l'usage du citron , de l'oseille , du vinaigre , de la moutarde , & de tous les acides , même avec les plus légers anti-scorbutiques , lorsqu'ils sont appliqués à tems & dès le principe. Si on le néglige trop & qu'on le laisse invétérer , il devient alors plus pernicieux que l'autre : car ceux qui s'en trouvent attaqués à un certain point , meurent quelquefois aux approches de la terre : & parce qu'il faut passer la mer pour venir ici , je présumerais assez volontiers qu'il est l'origine & le fondement du scorbut de terre , qui n'est qu'un dérangement des liqueurs , causé par la corruption des humeurs , qui infeste bientôt toute la masse du sang. Ce désordre se communique des unes aux autres des parties animales ; & , si on le laisse parvenir au dernier période , il n'y a plus d'espérance de guérison. Le progrès du scorbut est plus ou moins lent , selon la différence des constitutions. Ce n'est que de celui de terre dont j'entends ici traiter ; mais comme l'autre

en pourrait bien être la première cause , je dois remarquer que la mer resserre si fort , & que tout ce que l'on mange dans les traversées échauffe tellement , que les personnes qui ne sont point accoutumées à ces voyages en font une triste expérience ; il faut que leur santé s'en ressent , lorsqu'elles sont débarquées. Il s'est amassé en elles une si grande abondance de matières putrides , destinées par la Nature à être expulsées au-dehors par la voie des sécrétions ordinaires , que la tête ne tarde pas à s'embarrasser ; les liqueurs , dont l'équilibre est nécessaire pour se bien porter , ne circulant plus librement , il est immanquable que la fièvre survienne avec des accidents proportionnés aux embarras qui en sont cause. Pour prévenir l'effet de ces accidents funestes , il ne s'agit que de faire donner force lavemens , qui sont ici très-salutaires , de recommander la diète , d'ordonner des bouillons rafraîchissans , & pour boisson ordinaire une limonade légère faite avec l'orange sure ou aigre. La fièvre , qui n'est qu'accidentelle , cesse pour lors. Les Médecins prudens n'attendent même pas que la fièvre prenne aux passagers ; aussi-tôt après leur arrivée , ils les font traiter comme je viens de dire. Mais combien en est-il qui périssent faute de ces utiles précautions ?

Il est aussi beaucoup de nouveaux-arrivés qui

meurent faute de secours. Une foule de misérables , bercés par l'espérance d'une fortune rapide , beaucoup plus difficile à saisir ici qu'ailleurs , parce que les ressources y sont bornées & les dépenses énormes , arrivent sans savoir où donner de la tête : ils sont bientôt dissuadés de cet espoir trop flatteur , dont on les avait imprudemment charmés en France. Le chagrin s'empare d'eux , la misère qu'ils voient prochaine , le manque de retraite où ils puissent trouver les besoins de la vie , dans un pays où les auberges sont rares & d'une cherté épouvantable ; toute cette affreuse perspective pour des nouveaux-arrivés en plonge plus au tombeau que la prétendue inclemence de l'air & du climat. Il est aisé d'observer que ceux qui rencontrent un asile en débarquant , y soutiennent ordinairement mieux les assauts de la maladie , & qu'il n'en meurt guère que de débauche ou d'intempérance. Mais l'abord perpétuel & incroyable de tous ces chercheurs de fortune , a fait depuis long-tems disparaître une hospitalité qui caractérisait singulièrement nos anciens habitans de Saint-Domingue : à peine y en voit-on aujourd'hui de légères traces.

Il ne serait qu'un moyen de sauver un grand nombre de malheureux qu'une extrême imprudence a portés à s'expatrier. Tous les hommes

font utiles à l'Etat , & les tendres regards d'un Roi , qui est le père de ses peuples , doivent plutôt tomber sur les pauvres que sur les riches qui ne forment que le plus petit nombre. Ce serait d'établir des refuges en différens endroits de la colonie ; de manière que les passagers sans fortune , qui ne savent où aller , & qui n'ont pas les facultés de fournir à leurs premières dépenses , y fussent reçus & soignés tant en santé qu'en maladie jusqu'à ce qu'ils soient parvenus à se placer. Voilà des hôpitaux essentiels à un pays comme celui-ci , dignes des bontés du Souverain , & propres à exciter la bienfaisance des personnes aisées. Il en est déjà quelques exemples. La ville du Cap en possède deux de cette espèce , dont l'utilité ne peut être contestée , sous le titre de *Providence des hommes & des femmes* ; ils subsistent sans lettres patentes , ce qui empêche bien des charités : enfin il en est un autre proche de la ville des Caïes , qu'un Irlandais naturalisé a fondé pour de pauvres malades de la colonie ; établissement qui subsiste aussi sans lettres patentes depuis plus de vingt ans , & qui a conservé un nombre infini de sujets à Sa Majesté. Ces hospices ne sauraient être trop multipliés ni trop protégés. Il faudrait pourtant éviter qu'ils n'entretenissent la fainéantise , qui , dans une colonie

où tout doit être actif, ferait encore plus nuisible que dans le sein du royaume.

Je reviens aux deux différens scorbut auxquels on est quelquefois sujet à Saint-Domingue. La saignée nuit sensiblement à la cure de ces deux espèces de scorbut : la masse du sang en est affectée, elle tombe dans une dissolution totale. De-là je conclus, & tous les gens sensés conclueront avec moi, qu'il vaut beaucoup mieux ne point saigner, par la crainte de réveiller un si redoutable ennemi. C'est une chose évidente pour ceux qui sont un peu anciens dans la colonie : voyons s'il y a d'égales raisons pour ceux qui y sont nouvellement débarqués.

On a ici plus besoin qu'ailleurs de tout son sang. Il est si essentiel de n'en point diminuer le volume à Saint-Domingue, qu'il s'y répare difficilement, soit par la mauvaise nourriture, ou parce qu'il faut absolument qu'il s'y appauvrisse. Jamais on ne croirait en Europe jusqu'à quel point le sang s'appauvrit sous ce ciel : j'y ai vu des hommes paraissant jouir de la meilleure santé, tomber tout-à-coup en consommation, & ne rendre par la saignée qu'une eau rousâtre sans nulle consistance. J'en ai vu d'autres se faire saigner pour une légère indisposition, à qui l'on tirait un sang vermeil & de la meilleure qualité, mais le moment d'après

ils tombaient dans le délire & dans l'affaiblissement ; on voulait les refaigner , plus de sang ; ils expiraient , sans qu'on pût deviner la cause d'une mort si subite.

Je demande s'il est permis , après de tels exemples , de priver quelqu'un de ce baume naturel qui est le principe de notre vie. Je sens fort bien que l'on m'objectera les maladies inflammatoires : je répondrai , d'après de très-habiles Médecins , que dans ce cas la saignée n'est pas plus utile ; j'en ai vu des expériences dans la colonie. L'hiver de 1755 vit naître des fièvres violentes & putrides, dont la plupart étaient même pourprées. Les Disciples de Saint-Côme , ceux qui ne sauraient se départir d'une vieille routine , employèrent les traitemens ordinaires & généraux , saignèrent beaucoup , & firent mourir une multitude de personnes. L'inflammation au bas-ventre finissait toujours par emporter les malades. On s'avisa enfin de changer de méthode , de purger & de rafraîchir sans cesse , & l'on en sauva autant qu'il y en eut qui furent traités avec cette simplicité.

Les Européens qui arrivent dans le pays , sont heureux quand on leur conserve le sang qu'ils y apportent. Le chile par lequel ils pourraient le remplacer , ne vaut rien ou presque rien , de quelque bonne nourriture dont on

use à Saint-Domingue (1), parce qu'en général la meilleure y est très-mauvaise; outre que les alimens par eux-mêmes n'ont guère de substance, il règne un défaut de police impardonnable. Les viandes de boucherie n'y valent rien, & l'on ne veille seulement pas à ce que les bouchers réparent ce désordre réel pour la santé, en tuant au moins des bêtes saines. Si je n'appréhendais de faire bondir le cœur, je raconterais à ce sujet des horreurs dont j'ai été témoin oculaire; à cela se joignent les viandes salées & le poisson apprêté de même, dont il se consomme une grande quantité: l'usage trop fréquent de la chair de cochon y est aussi un obstacle à la bonne santé. Enfin, l'acidité des fruits du pays, peut-être encore

(1) Il m'a été impossible de faire disparaître de ce discours certaines contradictions palpables, qui démentent quelques-unes des assertions de l'Auteur sur la bonté du climat & la rareté des maladies de Saint-Domingue. Ce que l'on peut inférer des contradictions dans lesquelles il est quelquefois tombé, en disant dans deux ou trois endroits que l'air de Saint-Domingue est très-bon, & en soutenant dans d'autres qu'il est très-mauvais, c'est que cet air n'est point aussi mal-sain que le prétendent plusieurs personnes, & que d'un autre côté, le séjour de Saint-Domingue exige du régime, des rafraîchissemens, & sur-tout une conduite régulière.

plus corrosifs qu'acides , les boissons fortes & spiritueuses , les vins de liqueur bus sans ménagement , tout cela dérange la meilleure constitution. Les gros vins de Bordeaux chargés de tartre , ceux que l'on y frelate & dans lesquels il entre de la litharge , reconnue pour un poison par tous les Chimistes ; mille autres ingrédiens aussi funestes dont nous chargeons nos tables , tout contribue ici à nous précipiter au tombeau.

Cette prétendue maladie de Siam , à laquelle on accuse les étrangers d'être sujets , est une invention de l'ignorance pour excuser des fautes secrètes dans leur traitement , parce qu'elle est , dit-on , presque toujours mortelle. Elle n'a pu venir de Siam en droiture , n'y ayant jamais eu de vaisseaux à Saint-Domingue qui revinssent de ce long voyage. Ce fut à la Martinique que relâcha l'escadre qui y porta nos Ambassadeurs , au commencement du siècle. Elle en partit pour aller désarmer à Rochefort , où les hôpitaux furent remplis de gens atteints du mal dont il s'agit. On lit le détail des symptômes de cette maladie , tous les accidens & leur cure , dans l'ouvrage d'un célèbre Médecin que S. M. avait envoyé à Siam , & l'on n'apperçoit point que ce soit un mal contagieux comme la peste , qui puisse se répandre

ni se communiquer au loin. On n'a encore rien vu de semblable ici. Je tiens de l'un des Chirurgiens majors , qui a séjourné parmi nous pendant plus de trente années , qu'il n'avait jamais soupçonné que deux ou trois malades d'être attaqués de ce prétendu mal de Siam. On n'en parle même à Saint-Domingue , que depuis environ 1731. Une escadre Espagnole , commandée par Dom Pintado , étant entrée dans la rade du Cap , fut obligée d'y faire un assez long séjour , pour radoubes ses vaisseaux maltraités par la tempête (1). La mortalité se mit dans cette escadre , elle se communiqua aux Français de la rade & à ceux de la ville. Il périt beaucoup de monde. C'était des fièvres contagieuses ou pestilentielles , qui emportaient en fort peu de tems. Le nom de maladie de Siam vint à l'esprit de quelqu'un , à cause d'une espèce de ressemblance dans la malignité ; aussitôt cela se répandit ; & cette dénomination impropre est demeurée aux fièvres malignes , très-communes dans ce pays-ci. Les plus mal-fesantes s'attachent principalement aux nouveaux-arrivés , attendu qu'ils ont le sang plus vif & les humeurs échauffées & épaissies , ainsi que je l'ai déjà observé. On en a pris le prétexte de les

(1) Voyez Partie I , page 202-3 , ce qui a été dit.

effrayer par une maladie imaginaire, tout-à-fait étrangère à la colonie. Les fièvres, qu'on prend pour ce mal, ne sont peut-être guère moins malignes ; en voici les indications : elles commencent, non comme les autres fièvres, par être d'abord faibles & augmenter par gradation, mais le premier accès est d'une extrême violence. Le visage s'enflamme, puis devient avec le reste du corps de couleur citron ; le transport au cerveau suit de bien près, & le sang sort par le nez, la bouche, les autres conduits naturels, quelquefois même au travers des pores. On s'imagine, à la vue de pareils symptômes, que le mal est occasionné par une trop grande abondance de sang ; on en conclut qu'il faut saigner & resaigner le malade. Ce traitement ne manque pas d'en emporter plusieurs, qui se trouvent dépourvus de forces suffisantes pour résister aux violens assauts du mal. Quelques-uns en réchappent, mais c'est le plus petit nombre, & ils sont si long-tems à se rétablir, qu'il n'est point de convalescence plus longue. Ils n'en reviendraient pas moins si on ne les saignait pas, & guériraient bien plus tôt. Le Chirurgien-major déjà cité, sans s'arrêter aux faux pronostics du pays, traita avec beaucoup de succès un malade qui venait de débarquer. Il n'eut garde de le saigner ; il se contenta de

le médicamenter beaucoup , pour arrêter le grand feu , par des purgations douces & rafraîchissantes de manne & de casse , les clistères de la même espèce : par-là on parvint à le tirer d'affaire en très-peu de jours , sans qu'il lui restât nul ressentiment d'un mal si effrayant selon les préjugés.

Cette grande incommodité n'est autre chose qu'un feu intérieur, occasionné par la fièvre qui met toutes les humeurs en mouvement, lesquelles agitant le sang, le font bouillir avec violence. Diminuer la quantité du sang, c'est recourir à l'effet sans prévenir la cause qui, restant toujours, redouble les mêmes douleurs, sans que le malade y puisse résister, parce qu'on l'a privé de ses forces. Toutes les fièvres de Saint-Domingue sont dans le même cas : elles ressemblent en outre aux fièvres d'Europe, quartes, tierces, doubles-tierces, intermittentes, continues, avec redoublemens ou sans redoublemens ; les mêmes remèdes les guérissent, & divers autres qu'on ne connaît encore point en Europe. L'usage du quinquina ; que l'on administre en France quelquefois avec tant de succès, est ici pernicieux, s'il n'est donné en teinture, soit que l'estomac y soit naturellement trop faible pour le supporter, soit que la qualité de ce bois, étant de fixer trop

promptement les humeurs , devienne par-là nuisible. En] général, il ne faut user ici que de fébrifuges doux & modérés, qui évacuent s'il est possible.

Je ne vois pas sur quel fondement on peut s'obstiner à regarder les fièvres de Saint-Domingue, comme étant différentes de celles d'Europe & des autres parties de l'Univers; si ce n'est pour tromper la crédulité du peuple encore plus facile à surprendre à cet égard, qu'en toute autre chose. Tous les hommes sont attachés à la vie, & par conséquent à tout ce qu'on dit la leur devoir conserver.

Voici le régime que je conseillerais à ceux qui viennent à Saint-Domingue. Il faut premièrement qu'ils ne fassent aucune attention à des discours qui ne tendent qu'à leur inspirer une terreur panique; tels que ceux-ci, que *le bon homme Saint-Domingue* ne pardonne guère, qu'il faut que tout le monde lui paie le tribut : mensonge odieux, imposture grossière ! Combien y est-il de gens qui n'ont jamais été malades ? La frayeur qu'on inspire à la plupart rend souvent très-dangereuse la plus légère indisposition qu'ils éprouvent ; au moindre mal de tête, à la migraine qui les saisit, ils se croient déjà morts, s'abandonnent au désespoir & deviennent véritablement ma-

lades ; les remèdes n'agissent presque plus , parce que de toutes les maladies , la pire est celle qui attaque l'esprit. J'ai vu mourir des gens , (& ce sont sur-tout les Provençaux) qui n'avaient que l'imagination frappée.

Il faut , je le répète , se rafraîchir en arrivant , par des bains , des lavemens simples , des médecines légères , composées de casse & de manne , boire même , s'il est possible de vaincre là-dessus sa répugnance , de la casse toute pure ; c'est peut-être le plus excellent spécifique qu'il y ait sous ce ciel , afin de tempérer l'effervescence du sang. Mais il est singulier comme le tempérament y change ; au bout de quelques années de résidence , la casse ne vaut plus rien , son fréquent usage deviendrait même dangereux ; elle refroidit trop les estomacs , qui ont alors besoin d'être réchauffés.

On ne saurait être trop circonspect sur le traitement des maladies qui surviennent aux personnes qui ont déjà fait quelque séjour dans la colonie. Si leur estomac a besoin d'être nettoyé , il est nécessaire , & même essentiel , de ne point employer les remèdes réfrigérans , ni tout ce qui est apéritif froid ; mais d'user de cordiaux & de diurétiques chauds , qui font ici un effet merveilleux. Un Médecin , dont la perte ne saurait être assez regrettée (M. Afforti) ,

a guéri sous mes yeux des fièvres très-malignes avec un fort consommé & du gros vin d'Alcanta, sans souffrir que l'on saignât; à d'autres il ne faisait prendre que de la thériaque. Je l'ai vu une fois défendre à un malade l'usage du quinquina infusé dans le vin blanc, préparation qu'un Médecin de Montpellier avait ordonnée pour des fièvres quartes; il ne conseilla que de la thériaque, qui les emporta. Sans doute que ce changement, qui arrive en nous après un peu de séjour dans le pays, & que l'on doit connaître pour administrer des remèdes à propos, provient des transpirations abondantes qui affaiblissent à la longue, ou de la nature des alimens qui ne renouvellent que faiblement les forces d'où naît à la fin le relâchement de toutes les fibres.

Je conseille, sur-tout aux nouveaux-débarqués, de s'abstenir de tout ce qui peut les échauffer, comme l'excès du vin, des femmes, des liqueurs dont on fait ici un trop grand usage. Ils ne doivent pas moins fuir les veilles, le jeu continu, l'ardeur du soleil & tout ce qui est capable, en un mot, d'exciter le principe de chaleur qu'ils ont en eux. Mais autant un exercice violent leur est contraire, autant celui qui est modéré leur convient-il, n'y ayant point de pays au monde où il soit plus funeste de de-

meurer oisif. Tous ceux qui s'occupent d'un travail réglé , s'y portent ordinairement bien ; au-lieu que qui s'y livre à une nonchalance absolue , accumule une quantité d'humeurs qui se jettent sur toutes les parties du corps. Il n'est aucun climat où elles s'amassent plus facilement & en plus grand nombre. Voilà certainement ce qui y devrait faire pencher pour les purgatifs préférablement à la saignée qui ne remédie jamais aux fièvres.

Les femmes sont ici la preuve de la bonté du climat : elles y atteignent un âge très-avancé , malgré leur assujettissement aux mêmes maladies que les hommes. La raison de cette longue vie est toute naturelle : elles ont , comme partout ailleurs , des moyens de se purger , qui nous manquent , & à quoi la Nature a pourvu sagement ; il est vrai aussi que les occasions sont bien moins fréquentes pour elles de s'abandonner à tant d'excès honteux qui dégradent plusieurs habitans. La chaleur du climat fait que leurs accouchemens sont rarement laborieux. C'est ici véritablement le Paradis des femmes : la propreté , si salutaire sous ce climat pour s'y bien porter , ainsi que dans tous les pays chauds , y est leur vrai appanage ; elles portent même ce soin jusqu'aux minuties : les femmes Créoles , par dessus toutes , se lavent continuellement , &

changent à tout moment de linge. Ces attentions contribuent à la santé. Les hommes doivent également s'en piquer, s'ils veulent vivre sains & très-vieux. La mal-propreté y est si fort nuisible, que les Espagnols y sont presque tous atteints de maladies de la peau.

Ce n'est pas que les maladies de la peau soient rares chez nous; mais elles n'y sont que de la moindre espèce que l'on fait passer aisément sans le secours de la médecine: une seule commune ici, à laquelle on ne saurait s'empêcher de prendre sans cesse garde, si l'on ne veut s'exposer à l'attraper; ce sont des dartres, dont quelques-unes deviennent si tenaces, que toute la Pharmacie ne fait que blanchir contre elles. C'est un malheur qui n'arrive qu'à ceux qui ont le sang vicié ou corrompu. On en voit souvent aller en France pour être guéris, qui en reviennent débarrassés, sans s'être fait traiter, parce que le seul changement de climat les leur a emportées; à peine sont-ils de retour dans la colonie, qu'elles reparaissent avec autant d'activité. Lorsqu'un principe vénérien en est la cause, elles passent sans retour, en supprimant la source du mal; quand l'âcreté du sang, qui est ici un inconvénient très-ordinaire, vient à s'y joindre, il faut bien se donner de garde de traiter le sujet par les grands remèdes: cette

opération y est si opposée , que faisant passer les dartres dans le sang , elle les rend incurables ou presque incurables. Toutes les personnes , attaquées de ce mal fâcheux & incommode , doivent renoncer à tous les irritans , se mettre au lait , dont on remarque ici de fort bons effets , se purger de tems-en-tems , & se servir d'un opiate souverain pour la guérison de ce mal , dont voici la recette : *Prenez une quantité suffisante d'huile de Copahu , le jus exprimé d'un citron , une poignée de sel marin , du soufre vis ou de la fleur ; mêlez le tout ensemble , & en oignez la partie affligée , mais en frottant fortement avec quelque chose de rude qui excite cette partie jusqu'à en faire sortir du sang.* J'en ai vu des effets admirables. On ne fera pas mal de commencer par prendre des bouillons rafraîchissans , & se purger avant & après.

Le scorbut , dont je n'entreprends certainement pas de traiter à fonds , dérange ici presque toutes les fantés , & ne s'y mêle que trop à toutes les maladies , pour que la prudence n'exige point qu'on en écarte la saignée. C'est un vice du sang , qui le dissout & le fait tomber en corruption. Il est bien peu de personnes qui n'en soient attaquées à Saint-Domingue : plus ou moins fatal , selon la manière de vivre ou d'avoir vécu de celui auquel il s'attache ; dans

les uns il fait un progrès rapide ; dans les autres il n'agit qu'avec lenteur. On le préviendrait, si, dès son origine, on usait de remèdes qui purifient la masse du sang, & qu'on se privât de tout ce qui l'aigrit. Il est vrai qu'il faudrait presque renoncer à vivre à toutes les tables où il ne se sert que des mets qui portent l'irritation dans les viscères : mais la santé est-elle moins précieuse qu'un plaisir assez insipide ? Il est au reste un moyen de tout concilier à cet égard ; toutes les voluptés ont leur limites, au-delà desquelles les regrets prennent la place des plaisirs. Il n'est question que d'être sobre au milieu même de l'abondance, & se servir dans le particulier de spécifiques qui peuvent arrêter ou suspendre le méchant effet des alimens du pays, qui en général, je ne saurais trop le répéter, ne valent absolument rien. Il n'est point de contrée où les spécifiques contre le scorbut soient plus communs. Tout le monde le sait, chacun les connaît, presque personne n'en use. On y fait un fréquent usage du thé : d'où vient ne pas le remplacer de tems-entems par le creffon de savanne (1) ? C'est une boisson qui n'est rien moins que désagréable, que l'on peut faire infuser de la même manière,

(1) De praine.

vert ou sec. Je puis assurer que c'est le véritable antidote du scorbut. Il est une infinité d'autres simples dans nos campagnes, qui ne sont pas moins contraires à ce mal. Tous les vulnérables y croissent abondamment, & le thé même des deux meilleures espèces.

A ces remèdes faciles & naturels, on pourrait ajouter l'usage du lait pris de tems à autre; de distance en distance des purgations douces & légères, afin de précipiter les mauvaises humeurs que ces remèdes simples mettent en mouvement. J'en ai déjà fait l'observation, mais on ne saurait trop y revenir: les médecines trop fortes, comme celles qui sont trop froides, ne valent rien du tout; l'émétique, par exemple, remue & secoue trop l'estomac, qui demande ici à être ménagé. Il ne faut pas moins de prudence dans l'administration des purgatifs qui le refroidissent & en relâchent trop les fibres. Il vaut mieux suppléer le besoin d'un remède violent par la poudre-des-Chartreux ou le kermès, l'un des bons remèdes qu'on puisse employer sous ce ciel; il y est presque sûr, étant administré à propos, qu'il procure des crises salutaires. La rhubarbe n'est pas moins excellente. En un mot, tous les légers sudorifiques devraient être employés.

Enfin, pour terminer, il faudrait se priver;

Durant un court espace , de tous les plaisirs ; pour être plus en état de les goûter ensuite. Je prévois que mes compatriotes de Saint-Domingue approuveront peu mon épicurisme ; ils sont habitués à un genre de vie qu'ils ne sauraient quitter , malgré les accidens qu'il leur occasionne. Je n'en fais pas moins mon devoir , en cherchant à leur être utile.

Il est inconcevable combien la conduite que l'on mène à Saint - Domingue occasionne de maladies ; au-lieu qu'avec plus de sobriété & un certain régime , on y jouirait d'une santé inaltérable. On en a un exemple frappant , dans les hommes & les femmes qui furent transférés ici des îles de Sainte-Croix & de Saint-Christophe , sur la fin du dernier siècle. Il en existait encore il y a tout au plus vingt ans. J'entendais tant dire que leur constitution n'était meilleure , qu'à cause du climat où ils avaient pris naissance , ou sous lequel ils avaient vécu , que cela m'inspira la curiosité d'en consulter plusieurs. Voici ce qu'ils me répondirent : *Les Petites-Antilles ne sont pas , à beaucoup près , si saines que les Grandes-Antilles ; dans la plupart les animaux mêmes y tremblent la fièvre. Pourquoi vivons-nous si longuement ? C'est que , accoutumés dès l'enfance à la pauvreté dont ces colonies étaient pour lors le centre , ainsi*

qu'au travail manuel pour y pouvoir subsister; transplantés par les Anglais & par notre Nation dans cette colonie où il a fallu nous faire une nouvelle raison de ce travail, l'habitude que nous avons contractée a plié notre tempérament à la sobriété; nous en sommes récompensés par l'heureuse vieillesse où nous parvenons, & par la bonne santé dont nous avons la satisfaction de jouir. Je ne pense pas qu'il y ait de réplique à la sagesse de ce discours. On observe effectivement qu'il en est encore ainsi de tous ceux qui y vivent avec une égale prudence.

Le climat, l'air, voilà l'excuse de tous nos intempérans, que ceux qui les traitent dans leurs maladies n'ont que trop l'art de flater. Je n'ignore point que l'air & le climat influent sur les individus; mais je n'aurai sûrement garde de leur attribuer tout ce qui n'est que l'effet d'une vie licencieuse ou d'une intempérance excessive. Il semble qu'on ne travaille ici que pour se satisfaire en tous genres d'excès; aussi en naît-il des suites fatales au physique & au moral. Les opérations manuelles de la chirurgie deviennent souvent par-là fâcheuses: la plus légère amputation y cause souvent la mort: un doigt coupé, par une opération à propos, a fait mourir des sujets vicieux, tandis que l'amputation

d'une jambe n'a eu aucune mauvaise suite dans un meilleur sujet.

Ce que l'on appréhende le plus dans toutes ces opérations, c'est le spasme, qui s'appelle ici vulgairement *pasme* : il est constant qu'il est moins occasionné par l'air que par la mauvaise constitution du sujet. Il serait aisé de s'en convaincre tous les jours ; mais l'ignorance est bien aise d'accréditer une opinion qui lui sert de retranchement. On sait que c'est une maladie qui crispe la contexture des nerfs, & qui les roidissant, empêche leur flexibilité. Si l'on ne trouve le secret d'arrêter promptement l'effet de ce mal, il se communique bientôt dans toute la partie nerveuse : les muscles, les tendons fléchisseurs cessent tout-à-coup le jeu de leurs ressorts ; le malade devient roide comme une barre de fer. On craint ici ce cruel accident pendant neuf jours, après une amputation ou une blessure périlleuse ; ce qui est toujours plus à craindre dans un sujet mal constitué, que dans tout autre. J'en ai vu à qui un simple clou, entré par mégarde dans le pied, causait le spasme, & qui en mouraient. Le froid dont on est saisi à l'instant d'une violente transpiration, produit aussi cette maladie ; mais elle est en ce cas plus facile à guérir. Il ne faut ni oindre d'aucun corps graisseux, ni froter

avec aucune liqueur spiritueuse les personnes attaquées du spasme, mais vivement les remuer, les agiter, les faire suer, les exposer à l'action d'un feu vif, leur faire boire force vinaigre, de l'oximel, en mettre dans leurs bains chauds, les secouer violemment avec l'émétique & les plus forts sudorifiques. Les nègres sont beaucoup plus sujets à ce mal que les blancs, & les animaux encore plus que les nègres.

Rechercherai-je l'origine du bruit qui se répandit en Europe immédiatement après la découverte d'un nouveau-Monde, sur la maladie vénérienne, jusqu'alors inconnue? L'on voudra bien m'en dispenser, parce qu'il faudrait entreprendre une dissertation qui serait étrangère à mon sujet. Elle a porté en France le nom de *mal de Naples*, & en Italie celui de *mal Français*. J'espère le prouver quelque jour, ce mal infâme n'a jamais, selon moi, pris sa source à Saint-Domingue. La raison de ce qu'on ne l'a connu que dans le tems de la conquête que Charles VIII fit du royaume de Naples, c'est-à-dire après le retour de Colomb & de ses gens, a si peu de fondement, qu'il est inouï qu'on ait pu s'y arrêter. La licence des troupes, dont l'Italie était pour lors inondée, n'était-elle pas plus que suffisante pour faire naître cette corruption? Est-il bien certain que ce

mal avait été inconnu avant cette époque ? Et ne pourrait-on pas envisager , comme un effet de l'ignorance des siècles barbares , ces maladies si incurables & si répandues qui obligeaient de chasser de la société ceux qui en étaient atteints ?

Les anciens insulaires de Saint-Domingue étaient sages , retenus , peu adonnés aux femmes : doit-on raisonnablement les soupçonner de s'être abandonnés à des excès assez déréglés pour produire une maladie honteuse & funeste , qui a sa source dans la corruption du sang & des humeurs ? Les excellens remèdes que les Indiens ont indiqués pour la détruire souverainement , ne prouvent pas non-plus qu'ils en étaient victimes : ils peuvent annoncer aussi bien qu'ils ont découvert un spécifique pour une terrible maladie , mais qui n'était point le mal de Naples.

S'il est originaire de Saint-Domingue , comme le prétend la tradition , il faut convenir qu'il y a donc bien dégénéré , car il faut y vivre dans le plus grand désordre pour en être attaqué ; encore ses symptômes & ses suites sont-ils moins affreux ici qu'en Europe. Les sueurs continuelles & abondantes , naturelles au climat , en diminuent la malignité.

Que signifie donc le préjugé populaire adopté à Saint-Domingue , & qui s'est répandu dans

tout l'Univers , qu'il ne faut qu'y venir pout attraper cette cruelle maladie ? J'aimerais autant que l'on publiât qu'il ne s'agit que d'aller sous les climats brûlans de l'Afrique , pour y devenir noir comme un nègre. Sans prétendre excuser le libertinage qui règne ici , fort capable d'y introduire le mal immonde , quand il n'y serait pas comme naturalisé depuis long-tems , je soutiens que l'on se trompe très-souvent en France au sujet des habitans de cette colonie. Il est passé en force de loi chez les Chirur-giens de Paris & de Montpellier , appliqués à la cure des maux vénériens , de vouloir que toutes leurs maladies proviennent de cette cause ; & l'on m'a assuré que le fameux Petit , ce Chirurgien si habile , avait coutume , lorsqu'il se présentait à lui quelque malade , de le questionner sur le lieu d'où il venait : dès qu'on nommait l'Amérique , entr'autres Saint-Domingue , il décidait sans examen que les grands remèdes étaient absolument nécessaires. Tant de personnes , qui ont passé par ses mains , m'ont certifié cette anecdote , que je ferais scrupule d'en douter , malgré le respect que j'ai pour la mémoire d'un si savant homme. Les Américains sont riches , ou du moins réputés tels , ils paient bien , sur-tout en France où l'ostentation les jette dans des dépenses prodigieuses :

prodigieuses : il faut donc leur faire accroire que le venin coule dans leurs veines , pour avoir un prétexte plausible de les voler impunément.

Mais le célèbre Petit , dont la réputation ne périra jamais , ignorait-il que , par un traitement inutile & dangereux , il pouvait occasionner la mort à des gens que son savoir aurait pu faire vivre , s'il eût voulu se départir d'une opinion aussi fautive , & consulter les règles de son art ? S'il part d'ici beaucoup de sphillitiques pour s'aller faire guérir en Europe , sans se déplacer , on les eût peut-être mieux traités & avec bien moins d'accidens , vu la chaleur propice du climat ; il s'y en rend un grand nombre d'autres attaqués de maladies qui ne demandent rien moins que les grands remèdes : tels sont ceux en qui l'humeur scorbutique s'est déclarée au dehors avec les mêmes symptômes qui caractérisent la sphillife invétérée. Les taches scorbutiques & les taches vénériennes sont à-peu-près les mêmes : elles se ressemblent d'autant mieux , que dans l'une & dans l'autre maladie c'est toujours le sang qui est vicié ou corrompu ; non pas de la même manière , ce qui doit faire appliquer des remèdes différens. Dans les scorbutiques , le sang est desséché au point , que ses globules deviennent d'une dureté extrême , & que la chilification , qui le précède , cesse

presque entièrement. Dans les sphillitiques, le sang est à la vérité vicié & corrompu, mais le venin, qui l'infecte, est limpide, & n'empêche point le chile de régénérer le sang, que ce venin corrompt toujours de plus-en-plus, mais sans le coaguler tout-à-fait. Or le traitement n'en saurait être le même; dans l'un, il faut des fondans & des adoucissans, enfin des remèdes qui réparent & remettent dans son état naturel un sang altéré jusques dans sa substance; au lieu que, dans l'autre cas, il n'est question que de dépouiller le sang du venin ou virus qui le corrompt & l'infecte.

Il est certain que les chairs tombent en mortification dans l'un & l'autre cas: mais la curation de l'une ou l'autre de ces maladies doit être bien différente. Les frictions mercurielles ne valent rien pour le scorbut; le mercure est mortel dans son traitement, agitant trop vivement les parties nobles qui ne doivent être qu'adoucies.

Je ne craindrai pas de le dire, la sphillise est très-peu dangereuse en comparaison du scorbut que l'on laisse invétérer. Beaucoup de personnes s'imaginent à Saint-Domingue, qu'il vaut mieux être attaqué de la maladie vénérienne que du scorbut; & elles ont raison: l'une se guérit tout simplement depuis que la médecine;

dont les connaissances ont été poussées si loin, en a découvert le vrai spécifique ; l'autre est à peine connu, il exige encore des recherches infinies pour que l'on parvienne à l'expulser totalement ; car jusqu'à présent on n'a trouvé qu'à le pallier : il renaît quand on y pense le moins.

Je vais hasarder mon avis sur le traitement des malades atteints en même tems de scorbut & de la sphillise. J'estime que l'un étant plus dangereux que l'autre, il faudrait s'appliquer à déraciner le premier par les remèdes connus & pratiqués, avant de procéder à la cure de celle-ci : c'est sur-tout dans les sujets qui arrivent de l'Amérique, que cette précaution doit être prise, parce qu'ils sont pour la plupart scorbutiques.

L'usage où sont beaucoup de nos habitans de passer en France pour s'y faire traiter de la sphillise, ne serait pas pardonnable, si l'impéritie de quelques-uns de nos Chirurgiens ne l'excusait. Pour un qui est en état d'appliquer le grand remède, comme l'inimitable Astruc lui-même, il en est cent qui l'administrent si mal, qu'ils jettent leurs malades dans les accidens les plus funestes. Je dirai à cette occasion, en passant, que rien n'est si léger que l'examen qui se fait ici pour la réception des Chirurgiens,

dont plusieurs ne savent que saigner : il en est qui exercent à la plaine (1), sans avoir jamais été reçus. Le grand nombre est composé de petits Chirurgiens de navires, qui en désertent. Le Conseil du Cap a eu de bonnes intentions en réglant la manière de les recevoir, le nombre de leurs examens, & ordonnant qu'un Conseiller y assisterait avec le Médecin du Roi. Cela n'arrête point le désordre : la faveur, la complaisance, les sollicitations ne sont pas moins en usage que par-tout ailleurs ; mais les conséquences en ceci sont très-importantes. Les Frères de la Charité donnent des certificats, le Médecin du Roi & les Examineurs se laissent quelquefois gagner, le Magistrat n'est pas toujours présent, & le Public, trompé par une fausse apparence de réception, confie ses jours en aveugle à un autre aveugle.

Les dhiarrées sont très-fréquentes à Saint-Domingue : c'est souvent le fruit ou de la débauche outrée, ou du scorbut ; elles durent communément long-tems : il y a des personnes qui les gardent plus de dix années, quelques-unes toute leur vie. Les dhiarrées scorbutiques sont celles qui durent le moins, parce que, prenant leur source dans un estomac vicié &

(1) A la campagne.

perdu, elles conduisent bientôt au tombeau. Le mal est qu'on songe rarement à y remédier dans le principe, que l'on néglige une maladie qui devient incurable, & que ceux qui en sont atteints, mangent avec une voracité qui ajoute un nouvel embarras à leur état déjà fâcheux. Ils contribuent même à s'enflammer l'intérieur par les ragoûts dont ils usent & les boissons qu'ils se permettent. Quelques-uns, s'embarquant à tems pour la France, éprouvent combien le changement de climat leur est salutaire : sans faire usage d'aucun remède, ils se guérissent dans la traversée. J'ai tenté d'en deviner la raison, que je n'ai jamais pu me persuader prendre son origine dans le seul changement d'air, n'y en ayant pas de plus nuisible à la santé que l'air salé & purement marin : car, si celui de Saint-Domingue était mauvais par-là, il s'ensuivrait qu'au milieu d'une vaste mer il devrait l'être encore bien davantage. Je pense donc que, n'étant plus à même de faire usage du piment, du citron, des fruits acides & corrosifs que le pays fournit, & dont on y est comme affamé, forcés d'ailleurs à vivre d'une espèce de régime volontaire ou contraint, leur estomac, qui n'est pas encore tout-à-fait gâté, reprend peu-à-peu ses fonctions & se rétablit. La preuve de cette vérité se tire

de ce qu'ils ne sont pas plutôt revenus dans la colonie , que l'usage de ces mets assassins les fait retomber dans le même état ; au-lieu que ceux qui ont assez de force d'esprit sur eux pour se dispenser d'en manger , se garantissent ordinairement d'une rechute aussi triste que pernicieuse.

La saison d'arriver à Saint-Domingue , pour ceux qui ne sont point faits au climat , est l'hiver , qui n'est pas même aussi froid que dans les parties les plus méridionales de la France , puisque l'on va presque toujours vêtu à la légère ; mais qui est un tems pendant lequel la chaleur du soleil est ralentie. Ils ont le loisir de s'accoutumer insensiblement au retour d'une saison plus brûlante. Ce prétendu hiver , lorsqu'il est pluvieux , devient en revanche bien fatal aux anciens habitans , dont il occasionne la mort de quelques-uns. Le moindre rhume dégénère en fluxion de poitrine. La chaleur de la journée oblige de ne se vêtir que très-peu ; mais , avant le lever ou après le coucher du soleil , il se fait ressentir une fraîcheur qui supprime la transpiration , quand on n'est pas assez soigneux pour prévenir cet inconvénient. Les nuits sur-tout exigent alors que l'on supporte malgré soi une couverture , sans quoi l'on s'expose à des maladies fâcheuses. La principale

partie du corps , que l'on doit couvrir avec soin , c'est l'estomac , le siége ici de tous les dérangemens qu'éprouve la santé.

Pendant ce prétendu hiver , il faut traiter les malades différemment qu'en été. Les douleurs qu'on sent pour lors , les fièvres mêmes ne sont causées que par une suppression des sueurs ; les pores , presque toujours ouverts , se referment subitement , & les humeurs qui sortaient par cette voie naturelle , ne trouvant plus d'issue , refluent en dedans où elles infectent la masse du sang , ou bien s'attachent à des parties qu'elles obstruent. Il ne faut souvent , comme je l'ai vu , que restituer leur cours ordinaire ; la maladie finit d'abord. Leur faire prendre un nouveau cours , par des médecines qui n'en précipitent qu'une faible portion , ce n'est point aller à la source , aussi le malade n'en est-il que plus incommodé. Une prise de bézoart est ordinairement très-salutaire. Pour la saignée en cet état , elle est dangereuse & fort souvent mortelle. Je me suis guéri un nombre infini de fois d'une fièvre très-violente , qui provenait de cette cause , en ne prenant que du thé & me couvrant beaucoup plus que de coutume , afin de rétablir la transpiration : si j'avais appelé un Chirurgien , il m'aurait saigné , & j'eusse fait une longue maladie. J'en ai toujours

été quitte pour un seul accès. Cette fièvre commence par les symptômes les plus effrayans ; on ressent un froid vif & des douleurs aiguës dans toute l'habitude du corps, le mal de tête n'en est point excepté ; & voilà ce qui épouvante & fait prendre le change. Ayant beaucoup couru un après-midi , pour vaquer à mes affaires , un Capitaine Provençal , chez lequel je m'arrêtai , m'offrit de me rafraîchir avec du sirop d'orgeat ; un unique gobelet que j'en pris me fit trembler au même instant d'une manière qui aurait épouvanté tout autre ; la fièvre survint , je n'en fis que rire , & sachant la cause de cette prompte attaque , dix à douze tasses de thé bien sucré me tinrent lieu de soupé : après quoi me mettant au lit à l'heure accoutumée , je me servis d'une couverture de laine qui acheva de me guérir. Toute transpiration supprimée ici en santé n'exige pas d'autre remède.

J'ai observé que l'on recherche ici le froid avec une sensualité qui nuit à beaucoup de personnes. Les rhumatismes , les fluxions , plus communs qu'on ne se l'imaginerait , eu égard à la chaleur du climat , naissent de là : ces maux sont bien plus difficiles à guérir qu'ailleurs ; ce qui paraîtra singulier. Les humeurs froides , les gouttes sereines , les pituites , y sont des maux familiers , qu'on ne guérit pas facilement.

Les maladies fiévreuses ne sont pas longues sous ce ciel ; les malades y voient promptement décider de leur sort : les jours non-pairs sont pour eux les plus critiques ; il est rare que l'on aille jusqu'au onzième. On voit peu de gouteux à Saint-Domingue , quoique la débauche dût les rendre communs ; mais la transpiration y est telle , que l'humeur âcre & maligne s'évapore aisément ; ce qui fait que les personnes qui ont le malheur d'être attaquées de la goutte , soit qu'elles apportent ce mal de France , ou qu'il leur vienne dans le pays , sont beaucoup soulagées : leurs attaques ne sont ni si vives ni si longues que dans le Royaume. Les plaies sont aussi peu dangereuses à la tête , de même que les coups de feu ou d'épée au-travers du corps , qui se guérissent en moins de rien : les maux de jambes sont seulement en quelques endroits difficiles à guérir ; ce qui dépend encore de la bonne ou mauvaise constitution du sujet. Tout cela fait bien l'éloge de la pureté de l'air. Si l'on avait soin de s'y purger souvent , pour diminuer l'abondance des humeurs qui se jettent sur toutes les parties du corps , on se porterait mieux que dans nulle autre contrée de l'Univers. Malgré les sueurs continuelles (& on ne saurait trop le dire) , ces humeurs s'amassent avec une rapidité étonnante ; elles deviennent l'origine

de toutes les maladies. Les vaisseaux sanguins ; les couloirs qui servent à les filtrer & à en séparer le plus subtil pour le rendre utile à la vie , le foie où se forme ce soufre que l'on nomme bile , si nécessaire à l'économie animale , tant d'autres parties essentielles , les intestins , les nerfs , tout en est infecté ; d'où naissent des maux qui contractent la plus grande malignité par le séjour de ce qu'elles ont de terrestre & de grossier , qu'on ne saurait trop s'empresse d'évacuer. C'est de cette source empestée que sortent les *malingres* , espèce de plaie qui se forme elle-même d'une tumeur scrophuleuse , par la pourriture des chairs. Ce mal s'attache le plus communément aux jambes. Combien de nègres sont par-là rendus infirmes & inutiles à leurs maîtres ! Il n'est guère d'habitations où l'on ne voie de ces jambes monstrueuses , que l'on a la sottise de croire l'effet du poison ou des sortilèges , tandis que la cause en est toute naturelle , ne résidant que dans un sang infecté par les humeurs viciées qui s'y mêlent , & que l'on y laisse séjourner.

Tout est médicinal sous ce climat fortuné : les trois règnes , animal , végétal & minéral , y offrent les spécifiques les plus merveilleux ; mais les nègres sont presque les seuls qui en savent tirer parti. L'amour du gain séduit trop

les jeunes-gens qui viennent ici pour exercer la médecine & la chirurgie : ils pourraient s'occuper utilement à la connaissance des simples dont ce pays abonde , sans nuire par cette étude à leurs fortune.

Les remèdes pharmacopiques qu'on emploie par-tout ailleurs , ne réussissent pas moins bien à Saint-Domingue , pourvu qu'ils n'aient pas vieilli au point de perdre leur vertu , ainsi qu'il arrive à la plupart de ceux que l'on conserve des tems infinis. Il serait essentiel que de bons règlemens , auxquels on tiendrait la main , les fissent visiter de tems à autre. Tous les végétaux n'agissent plus guère au-delà du terme d'une année. Les Chirurgiens & les Apothicaires font venir leurs remèdes , ou en achètent des Capitaines , sur-tout de Provence , qui ne manquent guère d'en apporter. Quand ces remèdes font vieux , ils font plus de mal que de bien. La Police , qui à cet égard s'exerce si scrupuleusement en France , est ici nulle là-dessus , sans qu'on y ait encore songé aux conséquences de cet abus. En voici un autre qu'il importe tout autant de détruire. Tout le monde a la liberté d'y ouvrir boutique de drogues , & l'on prétend que c'est ce qui a répandu tant d'arsenic entre les mains des nègres , qui en ont abusé à notre détriment.

Pourquoi recourir aux drogues étrangères ; pendant qu'il en croît ici de si salutaires & en abondance ? Les naturelles sont toujours les meilleures : les remèdes simples & les végétaux sont autrement bienfaisans que les composés ou factices. Or il en est une foule de ces premiers à Saint-Domingue , qu'il ne s'agirait que d'examiner & d'analyser. On leur trouverait plus de vertu qu'en beaucoup d'autres qui viennent à grands frais des pays éloignés. Quant aux minéraux , on les y découvrirait de même ; mais ce sont des remèdes si dangereux , sur-tout sous ce ciel , où l'on n'a rien moins besoin que de ce qui irrite des parties délicates , qu'en vérité la recherche en devrait être défendue pour l'usage de la médecine.

Combien les colons ne sont-ils point blâmables de négliger tant d'avantages ? L'arbre qui porte la casse , appelé cassier ou canificier , y croît en fort peu de tems & très-beau : chaque habitation pourrait avoir plusieurs de ces arbres , sans que rien de ce qu'on y cultive en souffrît. Les nègres , qui ont tant besoin d'être purgés , en cueilleraient eux-mêmes : la gomme-gute que leur prodiguent les Chirurgiens , purgatif plus fait pour les chevaux que pour des hommes , n'envenimerait plus l'état d'un grand nombre de ces malheureux. La casse , en lavement ,

n'est pas moins salulaire que prise par la bouche : c'est un excellent adoucissant ; on en peut manger , il dégoûte moins qu'infusé à chaud. Si sa qualité est d'être trop froide , on l'arrête par de légers cordiaux après l'effet qu'on en espérait. Les Droguistes , ou ceux qui en exercent ici la profession , publient que la casse du pays ne vaut rien , ou qu'elle est d'une extrême médiocrité : ce n'est qu'un subterfuge que l'intérêt suggère , afin de vendre quelquefois dix pistoles ce qui n'a coûté que 40 sous ou un écu. Je fais qu'elle est pour le moins aussi bonne que celle de la Martinique , dont on use ici communément : d'où vient serait-elle différente , puisqu'elle y est transplantée comme aux isles du Vent ? L'hôpital de la Charité , qui est pourvu de cet arbre , n'en achète d'ailleurs que lorsqu'elle lui manque. Il n'est question que d'en ôter soigneusement la pulpe ; elle ne donne pas plus de tranchée que celle des Indes , qui ne l'emporte que parce qu'elle est vieille. Le canifcier vient de graine ; c'est un arbre singulier à voir ; son fruit long & étroit pend de toutes ses branches , & fait un cliquetis plaisant au moindre vent qui souffle.

Le féné ne croît pas moins bien dans ce pays. Il a la même vertu que l'on lui connaît dans les lieux où il vient naturellement. Je l'ai

vu cultiver dans des jardins avec une facilité étonnante, qui montre combien on est peu excusable de n'y en point avoir par-tout. Sa plante ligneuse & rampante court sur terre, d'où elle ne s'élève pas beaucoup, étant toujours si basse & si faible, qu'il faut la soutenir avec des piquets, pour éviter qu'elle ne contracte une odeur terreuse, ou qu'elle ne pourrisse. On se sert de ses feuilles; encore mieux de ses follicules, espèce d'enveloppe plate & ronde qui renferme la graine. C'est cette follicule qui se sème; elle n'est pas long-tems à paraître, & l'on peut user pour semence de celles qu'on envoie du Royaume, quand elles sont fraîches.

Il croît ici jusqu'à de la rhubarbe, mais ce n'est que de celle qui se nomme rapontic ou rhubarbe des Moines. Cet arbrisseau, gros & touffu, vient dans les mornes (1), aux environs du Cap, où je n'en ai pu voir qu'entre des rochers du bord de la mer, légèrement couverts de terre, & encore d'une terre qui n'était qu'une sorte de poussière d'un rouge-pourri; ne ferait-ce point là la cause de ce que la couleur naturelle à cette racine est rougeâtre ou jaunâtre? On le peut vérifier sur les autres lieux où il en croît. Le corps de l'arbre est fort branchu,

(1) Montagnes.

ses feuilles sont de moyenne grandeur , d'un verd foncé , rudes au toucher , & il est couvert de petits bouquets de fleurs , dont la couleur est à-peu-près celle du fouci. Sa racine purge assez bien.

Il est aussi plusieurs autres purgatifs qu'il ne ferait question que d'étudier , si quelqu'un d'assez habile en voulait prendre la peine. Presque toutes les résines & les gommes y sont de cette classe. Il ne s'agirait , après leur analise , que d'en spécifier les doses ; car les nègres , qui s'en servent quelquefois , ne sont point gens à s'embarasser du plus ou du moins : ce qui n'occasionne jamais en eux d'accident , parce qu'ils sont d'une constitution forte & robuste ; au-lieu qu'il faut un peu plus de sagesse dans l'administration des drogues qu'on fait prendre aux blancs , moins vigoureux. Cela est fondé sur des expériences journalières.

Les fièvres se guérissent à Saint-Domingue par beaucoup de remèdes naturels au climat ; les uns usent de la racine de citronniers ou d'orangers , qu'ils font infuser dans l'eau froide ou chaude ; d'autres se servent de différens amers , dont le pays abonde , la plupart des plantes y étant de cette nature , sur-tout les mangles. Ce sont de véritables arbres de quinquina , qui n'est que l'écorce d'un mangle blanc de rivière ,

dont on ne chercherait pas en vain la même espèce dans l'isle , si l'on n'était faussement prévenu que le quinquina ne saurait croître ailleurs qu'au Pérou. Voici un fait certain ; j'ai vu des mangles rouges du bord de la mer faire passer la fièvre aussi promptement que le meilleur quinquina. Les Chirurgiens ont intérêt que cette connaissance ne devienne pas trop publique ; ils perdraient une très-grosse rétribution sur la crédulité de leurs malades.

Un spécifique peu connu en Europe , qui mériterait pourtant de l'être , comme étant admirable contre toutes les fortes de fièvres , & qui est si commun à Saint-Domingue , qu'on y voit des haies qui ne sont pas d'autre chose ; c'est la poincillade , très-joli arbrisseau , auquel on a donné ce nom de celui de M. de Poinci , Général des isles du Vent vers le milieu du dernier siècle. Apparemment qu'il en fit la découverte. Cet arbrisseau croît d'environ dix à douze pieds de haut. Sa beauté le devrait faire rechercher de nos fleuristes : car il porte une jolie fleur , presque semblable au chèvrefeuille , ou du moins très-approchante , à la seule différence que sa couleur est d'un rouge vif & foncé , surmontée ou plutôt bordée de jaune : il sort du milieu de sa capsule , qui est découpée & veloutée , de longs filets d'un rouge incarnat ,

à-peu-près comme il s'en voit à la fleur du chèvre-feuille. Les feuilles de la poincillade sont comme celles de l'indigo, mais bien plus grandes, qui ressemblent elles-mêmes à la feuille de l'herbe qu'on nomme en France luzerne. On se sert indifféremment de la fleur ou de la racine : on les met infuser comme le thé, & on les prend de la même manière. J'ai ouï diverses personnes soutenir que la racine valait pour cela infiniment mieux que la fleur. Quoi qu'il en soit, il est sûr que cette plante est excellente pour fébrifuge, qu'elle mériterait d'être plus connue en Europe, où je pense qu'elle viendrait aussi aisément que dans les Antilles, entr'autres dans les parties méridionales ou simplement tempérées de la France. Elle y suppléerait bientôt au quinquina, dont elle n'a point les inconvéniens ; car on fait qu'il ruine à la longue les meilleurs estomacs.

La falsepareille croît aussi communément dans nos montagnes : elle est la même que celle du Levant, sert également à faire des tisanes pour les maux vénériens, & ne paraît pas avoir moins de vertu : sa boisson par infusion, coupée avec le lait, fait des effets merveilleux pour fouetter un sang trop épaissi ; tout le monde en devrait user fréquemment, dans un pays où le sang est sujet à ralentir souvent son action ; inconvénient

qui rend le café d'un usage tout-à-fait salutaire. La falsepareille de Saint-Domingue est comme l'autre : c'est une sorte de lianne, mais qui porte un haut pied, & qui, à quelque chose près, ressemble assez à la ciguë : à l'extrémité de chaque jet, qui tous partent du pied, il naît de longues & larges feuilles d'un verd clair, charnues, & qui ne passent jamais le nombre de deux ou trois, en forme de fleur-de-lis, mais détachées ; celle du milieu est toujours la plus grande ; les deux autres ont à leur base une exeroissance qui pousse de différens côtés, & se termine en ovale : le bas de la plante est garni de longs filamens durs, qui courent sur la terre, & y prennent racine ; c'est ce que l'on emploie. Si les petits habitans des marnes entreprenaient d'en cultiver, ils y trouveraient de la ressource, en faisant bientôt tomber la falsepareille du Levant.

On voit encore ici croître naturellement une autre plante sarmenteuse, mais différemment conformée, dont l'utilité pour la médecine n'est pas moins reconnue dans le traitement des maux vénériens ; elle est propre aussi à purifier la masse du sang : c'est la squine ou esquine, fort commune en certaines de nos montagnes. On pourrait en faire un commerce avantageux, ainsi que de l'autre. Cette plante rampe comme

la vigne ; & au-lieu que les feuilles de la fâlepaille sont grandes , qu'elles poussent séparément de la lianne , en celle-ci les feuilles sont adhérentes à la partie sarmenteuse qui court & s'étend sur la terre comme toutes les plantes ligneuses : ses feuilles en partent ; elles sont petites , pareilles à celles du framboisier ou plutôt de la ronce , à laquelle elles ressemblent davantage. Il serait aisé de provigner ces plantes utiles , & de les multiplier dans tous les lieux de la colonie , où elles ne se sont point encore montrées.

Le catalogue de tous les spécifiques qui croissent ou pourraient croître dans le pays , serait immense : il est peu d'arbres , même fruitiers , qui n'en puissent fournir ; le gayac rend une gomme dont les propriétés sont depuis longtemps connues , & que l'Europe estime autant que nous ; les uns sont des spécifiques pour la dhiarrée , les autres pour l'hidropisie ; enfin on trouverait ici de quoi soulager toutes les maladies , sans le secours des autres contrées. On y peut extraire , pour le soulagement des douleurs ou autres maux qui proviennent d'humeurs froides , des huiles & graisses de quelques animaux , propres à donner de l'élasticité ou remettre en mouvement les parties qui en sont affligées. L'huile de soldat , qui est le poisson d'une espèce

de coquillage emprunté , est admirable pour cela. Il n'y a pas jusqu'au ravêt , insecte qui habite les maisons & où on le poursuit pour le détruire , qui ne soit un sudorifique bien-faisant ; on va même jusqu'à l'administrer pour les maladies de poitrine. Le baume de sucrier , qui est un grand & gros arbre , découle abondamment de son tronc & de ses branches : il serait à souhaiter qu'il fût mieux connu ; car ceux qui l'ont expérimenté , le préfèrent au baume du Pérou dont on fait tant de cas ; il réunit les mêmes vertus & celles encore du copahu de la Guyane ; en sorte que , pris ou appliqué , il est également salutaire : je lui ai vu rétablir des estomacs délabrés qui ne pouvaient rien supporter. Il guérit promptement les coupures & autres blessures faites avec un fer tranchant.

Finissons par dire que la noix du médecin , arbrisseau naturel au pays , purge à la vérité violemment , mais qu'il ne serait pas impossible de corriger cet excès , & de rendre ce végétal un purgatif doux & utile. Combien en est-il ailleurs dans ce cas , dont l'art a eu le secret de faire un présent utile à l'humanité ? Les plus dangereux poisons se transforment en remèdes salubres , aussi-tôt qu'une main habile les a préparés.

Nous avons ici une autre plante très-commune , dont les qualités médicinales étaient sues sans être pratiquées : l'un de nos meilleurs citoyens , M. Fournier de la Chapelle , ancien Procureur-Général au Conseil du Cap , a depuis peu tiré du Palma-Christi une huile excellente , avec laquelle il purge tous ses nègres , jusques aux enfans à la mamelle , en diminuant ou augmentant la dose suivant l'âge ou le tempérament. On le rangeait dans la classe des purgatifs les plus violens ; cet estimable Magistrat a démontré le contraire , & il en fera voir autant du médecinier , quand il le jugera à propos. Son âme bienfaisante se plaît à éprouver tout ce qui peut servir l'humanité. Le Palma-Christi est assez connu , pour me dispenser d'entrer dans son entière description. Il est arbusse , & porte des graines qui contiennent une humeur onctueuse , ressemblante à de la graisse ou du beurre , quand on met bouillir ces graines. On ramasse cette graisse sur la superficie de l'eau ; d'anciens habitans s'en servaient pour oindre tout ce qui a besoin de l'être dans leurs manufactures. On m'a assuré en avoir même fabriqué de la chandelle : ce qu'il y a de constant , j'ai vu dans quelques sucreries qu'on en usait au-lieu d'huile à brûler. Notre habile Procureur - Général a soupçonné que , exprimée à

froid , elle devait être un purgatif ; il a réussi d'abord à en purger ses nègres , très-bien & sans tranchées , & on en a ensuite donné à des blancs qui s'en sont aussi bien trouvés.

Je ferai voir tout-à-l'heure que les nègres sont plus ingénieux que nous dans l'art de se procurer la santé ; en fait de guérisons simples & naturelles , ils ont plus de connaissances que les blancs qui s'y appliquent toute leur vie.

Notre colonie possède une infinité de nègres & même de négresses qui exercent la médecine , auxquels on voit beaucoup de blancs se confier. J'ai vu de leurs cures qui m'ont beaucoup surpris.

Quand ils sont livrés à eux-mêmes , les nègres ne connaissent ni la saignée ni les lavemens : les purgatifs & les tisanes sont leurs seuls régimes ; à quoi ils joignent les bains , souvent froids , sans en ressentir nulle incommodité. La plupart ont apporté les traitemens qu'ils se font , de leur pays , où quelques-uns étaient en fonction de les exercer : aussi voit-on parmi ces derniers de grands empoisonneurs ; ce qui est si commun , que l'on se donnerait de garde d'en faire choix , si l'on apprenait à bord des négriers qu'ils étaient Médecins chez eux. Il en a coûté cher à M. le Normand de Mézi & à la colonie , pour n'avoir pas su qu'un nommé Macandal , nègre de Mezurade , l'avait été dans

son pays : d'un autre côté , c'est à la prise de ce nègre , chef de parti , que l'on doit la découverte de cet horrible fléau d'empoisonnement , qui a si fort désolé notre colonie , & qui n'y est encore pas tout-à-fait éteint.

Il est rare que les nègres soient sujets dans cette île aux mêmes maladies que nous. Les nègres de la côte & les nègres Créoles sont presque en ce genre deux espèces différentes ; car ceux-ci , quoique d'une complexion forte & vigoureuse dont n'approchent point nos Créoles blancs , ont pourtant plus fréquemment que les autres la fièvre & les diverses sortes de maladies auxquelles les blancs paraissent spécialement affectés. Les nègres nouveaux , qu'on nous amène d'Afrique , sont d'un tempérament plus dur ; ce qui provient sans doute de la manière dont ils ont été élevés dans leur enfance , mangeant peu de viandes , & peut-être même point du tout. Jamais les nègres nouveaux ne paient , en arrivant dans la colonie , ce qu'on y appelle *le tribut*.

Les nègres de la côte , sur-tout lorsqu'ils ont souffert dans la traversée , sont sujets à un scorbut dangereux (celui de mer) , qui en enlève la plus grande partie presque aussi-tôt après leur débarquement. Il est arrivé que des cargaisons entières de trois ou quatre-cents noirs , ont péri en moins de six mois. Les précautions

qu'on y apporte présentement , empêchent qu'il n'en meure autant , quoiqu'il soit quelquefois difficile à un habitant d'en sauver le tiers sur trente. On a soin de s'informer , si une cargaison est bien saine ; mais la même raison d'intérêt , qui oblige à avoir cette attention , porte les Capitaines à cacher ce qu'il serait essentiel de savoir ; ils ont même l'art de farder pour ainsi dire leurs nègres : le plus fin de nos habitans y est souvent trompé. On les lave , on huile tout leur corps , on leur rase la tête , ainsi que la barbe ; enfin on s'y prend de manière que les barbons paraissent de jeunes-gens. Un Capitaine négrier , dont je faisais la vente , avait ce secret à un tel point , que je vis un vieux habitant , qui se donnait pour bien rusé , acheter , malgré les signes que je lui faisais , un nègre de plus de cinquante ans pour un jeune-homme. On est fort étonné , quand la barbe est revenue , de l'appercevoir blanche sur le visage d'un nègre à qui l'on ne croyait que du poil folet.

- La petite-vérole , qui fait de si grands ravages dans le monde , n'en fait pas de moindres dans les vaisseaux négriers. On a sagement réglé que , lorsqu'une cargaison en est attaquée , on lui fera faire la quarantaine dans une isle voisine , ou dans un lieu écarté. Ce règlement ,

tout utile qu'il est , n'est pas plus observé que beaucoup d'autres. Le Médecin & les deux Chirurgiens du Roi se transportent à bord du vaisseau négrier , aussi-tôt après qu'il a mouillé. Je dirai , puisque l'occasion s'en présente , qu'il y a dans chaque ville de la colonie , ou grosse bourgade , deux Chirurgiens ou un seul revêtu des deux places : l'un est le Chirurgien-major de la place , l'autre le Chirurgien-major de l'Amirauté ; qui tient ses provisions de l'Amiral ; celui-ci est destiné à veiller sur la rade , à visiter les coffres de chirurgie , fort mal composés dans les navires marchands , & à donner des certificats de santé , dont les navires Provençaux , ce qui est singulier , cherchent le plus à se dispenser. Ces Officiers de santé ont presque toujours une condescendance aveugle pour les intérêts de l'Armateur , ou les prières du Capitaine , qui quelquefois aussi les trompe , en leur taisant que ses captifs aient été infectés de la petite vérole. Quand ils s'apperçoivent de quelque chose , il leur dit que la maladie est passée , que ce qu'ils en voient n'est que le reste des derniers guéris , tandis qu'il leur en dérobe qui sont très-malades. Il est vrai qu'une cargaison est perdue ou souffre une grande perte dès qu'on lui fait essuyer ce préservatif contre la contagion dont est menacé le pays où on

l'introduit. Mais devrait-on balancer, en pareil cas, entre le bien général & le particulier ?

Les habitans soigneux, entendus, dont le nombre n'est pas le plus grand, n'achètent jamais de nègres nouveaux, quelque sains qu'ils leur paraissent, sans les traiter comme s'ils étaient atteints de maladie. La saignée, hors d'usage en ce cas par la crainte du scorbut, est suppléée par des purgatifs & de bons alimens; on les rafraîchit, on leur procure de l'exercice, sans les fatiguer; & peu-à-peu ils s'accoutument au travail, funeste pour ceux que l'on y met d'abord, sans user d'aucune précaution.

Lorsque les nègres nouveaux se sont acclimatés, ils deviennent sujets à beaucoup plus d'infirmités que dans leurs pays; ce qui n'est pas surprenant: la fatigue, les veilles, un travail assidu, & continu, à quoi ils ne sont rien moins qu'accoutumés, le changement de nourriture, peut-être la différence de l'air, toutes ces choses occasionnent des révolutions qui dérangent leur tempérament naturel, que l'usage trop fréquent de la boisson forte, connue sous le nom d'eau-de-vie de cannes, achève de miner insensiblement; aussi est-il rare que les Africains vivent vieux, lorsqu'ils sont transplantés dans l'Amérique. Les Nations chez qui ils sont même le plus ménagés, expérimente cette vérité comme nos colons.

Ceux qui viennent en droiture de la côte de Guinée, apportent en eux le germe de différens maux inconnus parmi nous; des vers d'une espèce unique, des indications particulières de maux vénériens, & bien d'autres maladies qui ne se sont découvertes que depuis leur fréquentation, & ne se communiquent que trop par la débauche. On a dû être d'une surprise extrême, en voyant des blancs affectés de maux, dont la médecine n'avait encore eu aucune notion. J'en donnerai une légère idée, afin que l'on n'y soit plus trompé en Europe, & que dans des sujets venus de notre climat, on apprenne à distinguer ce qui est l'effet d'une funeste communication avec les noirs, des symptômes ordinaires à nos maladies.

Comme nous, les nègres sont sujets à toutes fortes de vers; ce qui ne doit point étonner vu les vilenies & les crudités dont ils se nourrissent par préférence: mais ils sont particulièrement infectés d'une autre espèce de vers dont on commence à appercevoir des traces chez les blancs qui ne vivent pas mieux. C'est le *vers de Guinée*, d'une longueur démesurée & d'une figure singulière. Il se tient entre cuir & chair, où il se glisse dans toutes les parties intérieures de la peau, y excitant des élevûres, l'enflûre la plus dangereuse, qui aboutit bientôt à la

putréfaction, & qui intercepte le cours du sang & des fluides destinés à l'entretien de ces parties. C'est en quoi il est aisé de remarquer que l'épiderme est la cause unique de la couleur des nègres; parce que l'interruption de la liqueur qui y coule sans cesse, leur fait devenir la peau d'un blanc fade. On tâche d'attirer ce vers au dehors, & il se montre souvent de lui-même. Dès qu'il paraît, on le roule sur quelque chose, & on le tire tout doucement avec de grandes précautions: car, si on venait à le rompre, tout ce qui en reste se pourrissant, occasionnerait un état affreux au sujet malade. Les abcès, les tumeurs, la mortification des chairs où cette pourriture séjourne, la masse même du sang qui se corrompt, tout indique en ce cas des maux successifs & périlleux. Il faut donc être doué d'une grande patience, pour enlever peu-à-peu ce fatal insecte. Comme il ne réside point en des endroits que puissent parcourir les remèdes évacuans, les purgatifs, alors il n'y a que les scarifications, le bouton de feu, les plus violens caustiques, les cataplasmes émolliens, & tout ce qu'on a inventé de plus fort pour être appliqué sur la peau, qui soient capables de venir à bout d'extirper un corps étranger si nuisible. Quand, en le tirant en vie, on sent la moindre résistance, il n'y a point à balancer pour lors;

il est nécessaire d'abandonner l'opération, jusqu'à ce qu'on trouve le moment où le vers se prête de lui-même : on lie & on attache fortement ce qui en est dehors, attendant un instant plus favorable. J'ai vu de ces vers qui avaient plus de vingt brasses. Ils sont plats, quelques-uns de couleur cendrée, d'autres blancs. L'opinion la plus répandue est qu'ils sont engendrés par la mauvaise eau, dont boivent la plupart des Africains. Les Capitaines négriers m'ont en effet confirmé que, dans divers comptoirs de la Guinée, elle y est détestable ; je ne saurais me figurer que ce soit la seule origine de cette maladie, qui serait commune en d'autres lieux, si c'en était la raison. Le plus grand nombre des nègres en devrait être d'ailleurs attaqué, & ce n'est que la plus petite partie. De plus, on en a vu à des blancs qui n'avaient point voyagé sous le ciel brûlant de l'Afrique ; au contraire, il est rare que ceux qui y demeurent en soient atteints. Comme il arrive du vers-solitaire, le vers de Guinée est seul, personne n'a pu me dire en avoir vu davantage dans un même sujet.

Le *vers-solitaire* est ici comme en Europe ; ainsi je ne pense point qu'il soit particulier aux nègres, ni qu'il vienne d'eux. Sa forme est encore plus extraordinaire que celle du vers de Guinée :

il est fort long comme lui , sans l'être pourtant autant ; sa tête est grosse , à-peu-près faite comme celle du poisson nommé têtard : pour son corps , il est composé d'une infinité de petits anneaux semblables à une chaîne ; & il a beau se rompre , ce redoutable insecte reprend bientôt ce qu'il avait perdu , qui renaît avec assez de promptitude pour que l'animal ne perde rien de sa voracité. Il dévore la substance de tous les alimens , se tenant à l'orifice de l'estomac , par où il reçoit tout ce qui forme le chile , empêchant par-là que le sang ne se répare , ainsi que cette partie subtile & volatile des alimens y est consacrée. Voilà ce qui fait que les personnes attaquées du vers-solitaire , sont si maigres qu'elles dépérissent à vue d'œil , quoiqu'elles mangent continuellement. L'extraction par la bouche en est difficile , délicate , même périlleuse , quoiqu'on ait vu quelquefois réussir d'habiles Opérateurs à l'extirper de la sorte. Voici un remède bien simple , pratiqué devant moi par une négresse sur une dame mourante , qui avait en vain épuisé toutes les ressources de la médecine : elle ne lui fit avaler qu'un verre de jus de citron , dans lequel elle avait délayé une ou deux pincées de cendre , n'importe de quoi. Apparemment que cette drogue l'empâte & l'étouffe : quoi qu'il en soit ,

Le vers mourut , & cette dame vit encore avec un embompoint qu'elle ne connaissait pas auparavant. Il faut ensuite beaucoup purger , afin d'expulser ce corps étranger , dont la corruption causerait certainement des maladies qu'il s'agit de prévenir.

Les *pians* sont une autre maladie originai-
rement particulière aux nègres , mais dont on
voit aujourd'hui des blancs crapuleux être in-
fectés. C'est un nouveau symptôme vénérien , qui
prouve , à mon avis , que la sphilis est moins
naturelle à l'Amérique qu'on ne pense , puisque
voilà une de ses plus cruelles indications , qui
y était entièrement inconnue ; avant qu'on y
eût introduit des peuples d'Afrique. Ce qui
doit achever d'en convaincre , c'est que la plu-
part des nègrillons & des négrites que l'on
apporte à Saint-Domingue , y viennent tachés
de ces vilains *pians* que les Capitaines , qui
nous les vendent , ont trouvé le secret de faire
disparaître pour quelque tems par de simples
palliatifs : on ne les a pas plutôt achetés , qu'ils
reparaissent & qu'il faut les faire traiter à fonds.
Donc ce mal tire son origine du lieu d'où ils
arrivent ; donc il vient de naissance ; donc il
ne nous est connu que par la fréquentation
que nous avons avec les Africains ; donc il ne
faut point aller chercher autre part la source

de ce vice horrible qui est venu corrompre l'Univers , ou du moins l'infecter encore plus qu'il ne l'était.

Ces pians sont des boutons purulens , qui croissent sur toutes les parties de la peau , & qui , pleins de virus , indiquent le mal le plus enraciné ; ils sont pourtant d'une nature différente de tout ce que l'on a pu observer jusqu'à présent dans les effets de cette infame maladie. Le mercure , en en déracinant la cause , ne suffit pas pour guérir tout-à-fait les pians ; il est aussi nécessaire de les traiter séparément , d'appliquer dessus des onguents qui les dessèchent , sans quoi , malgré la cure de ce qui en est le principe , il se formerait des pustules qui dégénéreraient en ulcères malins & plus fâcheux que le fonds du mal en lui-même. Quelques Chirurgiens se contentent de faire passer ces pians , & , n'allant point à la source , se ménagent l'occasion de recommencer souvent ce manège , qui épuise la bourse des colons , en enrichissant l'Esculape. Aussi les habitans qui ne sont point dupes , ont-ils adopté des traitemens où le mercure , si difficile à manier pour qui ne le connaît pas , est employé d'une façon peu dangereuse , & que l'on peut administrer sous leurs yeux. La tisane de la Martinique ou de la Guadeloupe (car elle porte l'un &

& l'autre de ces noms indifféremment), sert maintenant à traiter tous les maux vénériens. Quoiqu'il faille avoir une forte constitution pour soutenir un remède qui ne convient point à tous les tempéramens , quelques blancs s'en servent avec autant de succès que les nègres. En voici la recette , telle que je l'ai vue mettre en pratique : « Prenez falsepareille fendue & coupée de la longueur d'un pouce , deux onces ; esquine coupée & séchée , deux onces ; gayac , ou son écorce , coupé & séché , deux onces : mettez ces drogues dans un pot de terre vernissé , avec deux bouteilles d'eau : prenez avec un bâton la mesure de la hauteur de ce qui est dans le pot ; ajoutez quatre autres bouteilles d'eau & deux onces d'antimoine cru , qui sera pilé & enfermé dans un linge ; vous suspendrez ce nouet dans le pot. Faites bouillir ensuite à petit feu égal jusqu'à ce qu'il ne reste plus que deux bouteilles : tirez-les , & remplissez après cela le même pot de nouvelle eau qu'on fera bouillir sur le marc. Il faut prendre une bouteille de la première eau par jour , en trois fois , de grand matin , à midi & le soir. Le régime est de ne manger que du biscuit & de la viande grillée , de n'user pour toute boisson que de la seconde eau , avec laquelle on lave aussi

les malingres (1) que pourrait avoir le malade.

Cette tifane est bonne, mais il faut des tempéramens de nègres pour la pouvoir supporter. J'ai vu des blancs la prendre, & être radicalement guéris de l'état le plus fâcheux. Je rapporterai ci-après la composition d'une autre tifane moins compliquée, que l'on dit avoir été inventée par les nègres, & qui n'est guère moins violente, quoique plus simple & qu'elle ait les mêmes bons effets.

Les nègres sont encore sujets à plusieurs autres maux, qui n'attaquent guère les blancs, & qui prennent leur source dans un sang trop épais, dans des humeurs différentes des nôtres, qui ne filtrent qu'avec peine, & dans l'altération naturelle des liqueurs. Je ne fais si je me trompe, mais j'ai remarqué que le sang des nègres diffère naturellement & substantiellement du nôtre, étant beaucoup plus épais, plus noir, moins visqueux & bien moins fluide : on dirait effectivement, à l'examiner de près & avec attention, qu'il serait presque dénué de la partie blanche, qui constitue aussi essentiellement notre sang que la partie rouge. Je souhaite que ceci serve à faire étudier ce sang plus attentivement ; peut-être y découvrira-

(1) Plaies, pustules.

t-on des singularités que je n'ai pu qu'entrevoir.

Quoi qu'il en soit, les nègres sont susceptibles de maladies particulières sous ce climat, dont nous paraissions exempts, soit que cela vienne de la différence des alimens, ou d'une constitution singulièrement affectée à ces maux. Nous y avons des maux de jambes, ils ne sont pas même rares; mais on n'a vu nul blanc, quelque vie misérable qu'il mène, quelque liaison qu'il ait avec les noirs, en avoir de semblables aux leurs. Un Peintre, M. Dupont, en avait dessiné une si monstrueuse, que, si j'eusse pu l'obtenir pour la faire graver, on conviendrait que jamais rien de pareil n'avait frappé les regards en Europe. Ces jambes monstrueuses sont communes ici. Ce n'est point aucun effet de scorbut, il est en nous plus apparent que dans les nègres. Enfin, la cause en est si peu connue, que l'on a mieux aimé croire que c'était une suite de poison, que d'en rechercher l'origine dans le nègre même.

Les chairs fongueuses leur sont si particulières, si analogues à la moindre indisposition qu'ils ont, & si susceptibles d'être attaquées au plus petit dérangement de leur santé, que je ne saurais me persuader que ce ne soit pas l'effet d'une constitution différente de la nôtre. Seraient-ils pétris d'un autre limon? J'ai

quelquefois pris plaisir à les considérer dans toute leur essence morale & phisique ; j'avouerai qu'il a fallu me rappeler les points fondamentaux de ma religion , pour imposer silence là-dessus à une raison trop impérieuse.

Ils ont donc des maux de jambes & de pieds , qui leur sont particuliers : les plus forts caustiques n'y font rien. Il en est quelques-uns de légers qu'on guérit avec le vitriol , le vert-de-gris , & les autres remèdes que la chirurgie emploie pour détruire ces chairs pourries & gangrenées : il y en a dont le vice est tel , qu'il résiste à tout , & qu'il met en défaut l'habileté du plus expert Opérateur , après avoir même purgé le sang de tout ce que l'on y croyait d'impur. Les maux de la moindre espèce en ce genre , sont les *crabes* & les *guignes* , qui naissent aux nègres sous la plante des pieds. Il y faut remédier dans l'origine , parce qu'ils acquièrent , en vieillissant , une malignité qui en rend l'extirpation difficile : ce sont des chairs dures , calleuses , qui s'élèvent au dessus de la superficie ordinaire de la peau , qui ont des ramifications ou racines qui les font végéter & croître sensiblement ; de sorte que le malade ne peut bientôt plus marcher.

Il est à présumer de ces accidens extérieurs , que les parties intérieures du corps des nègres ,

ainsi attaqués , ne sont rien moins que saines : cependant on en voit vivre avec ces maux , sans qu'il paraisse rien au dehors qui dénote le vice constitutif qui est en eux ; leur santé paraît bonne , ils n'en travaillent pas moins ; ainsi cette espèce d'hommes est faite pour dérouter toute la science humaine. Leur estomac , bien meilleur , bien mieux constitué que le nôtre , supporte les vivres les plus indigestes , sans en être incommodé. Il est vrai que l'habitude est une seconde nature. On ne peut que s'étonner qu'ils ne soient pas plus sujets au scorbut. Leur sang serait-il moins disposé à le recevoir , en raison de son épaisissement naturel ?

Le travail , auquel on occupe perpétuellement les nègres , contribue beaucoup , à mon avis , à les débarrasser , par la voie de la transpiration , de ces sucs grossiers que doivent amasser en eux les alimens dont ils usent. Ils font avec cela des diètes forcées , qui ne nuisent point à leur santé : car ce sont tous les repas que nous accumulons inconsidérément les uns sur les autres , qui nous rendent si valétudinaires , en dérangeant nos estomacs. Le repas du soir est sur-tout celui qui nuit davantage & mine insensiblement notre tempérament. Après avoir copieusement soupé , on va se coucher sur-le-champ , sans donner le loisir à

la digestion de se faire (car c'est l'usage du pays) ; les sueurs du jour sont interceptées par la fraîcheur des nuits , durant lesquelles on ne se couvre presque jamais : l'estomac surchargé perd de son ressort peu-à-peu , & à la longue il devient d'un relâchement , d'une paresse dont il est aisé de s'appercevoir , pour peu qu'on y fasse attention. Loin de devenir sage par tous ces avertissemens , on continue à vivre de la même manière ; la fièvre survient , un mal-habile Chirurgien saigne , & l'on meurt. C'est la destinée de la plupart des habitans de cette colonie , qu'on sauverait par la diète & l'eau chaude. Or les nègres ne soupent point , ou très-rarement ; & ce qu'ils mangent le soir est si léger , qu'en vérité cela n'est pas capable de leur causer d'indigestion : ajoutez qu'ils ne s'endorment que tard , aimant à causer entr'eux ; qu'ils retournent au travail au point du jour , exercice qui ranime toutes les facultés arrêtées par la fraîcheur de la nuit , bien moins dangereuse pour eux par le feu qu'ils allument sans cesse & qui échauffe leurs cases , & parce que jamais on ne les saigne aussi légèrement que l'on fait les blancs. Ils sont heureux que la chirurgie les néglige !

La preuve que cet exercice d'un travail journalier leur est salutaire , c'est que les nègres

pareilleux sont bien plus malades que les autres. On peut l'observer sur toutes les habitations. Ils deviennent hidropiques, mal-sains, sujets à la colique, aux fièvres & à tous les maux qui défolent les blancs sous un climat qui exige un exercice continuel pour s'y bien porter. Leur paresse les éloignant du travail, ils seraient des piliers d'hôpital, si l'on ne veillait à les en faire sortir. Les habitans qui veulent réprimer ce désordre, ne les y admettent qu'à bon escient, après avoir reconnu qu'ils sont véritablement malades. Les nègres traitent eux-mêmes assez heureusement le plus grand nombre de leurs maladies.

Voici ce que j'ai pu découvrir de leurs remèdes, la plupart d'entr'eux, sur-tout les plus habiles, gardant un secret inviolable sur la connaissance qu'ils ont de la vertu de quantité de *simples* que nous ne connaissons pas, à beaucoup près, si bien qu'eux. J'ai offert de l'argent à plusieurs, pour être instruit en détail de tout ce qu'ils savaient; je n'y ai pas mieux réussi qu'auprès de leurs prétendus forçiers, qui valent bien les nôtres.

L'habitude des nègres qui veulent guérir des fièvres, est de se jeter dans l'eau la plus froide, de s'y baigner, & de se mettre sur la tête des herbes fraîches qu'ils arrachent au fond des

ravines ou des rivières. J'en ai vu l'essai sur des blancs , qui convenaient que cela leur ôtait l'ardeur de la fièvre , que le mal de tête cessait presque aussi-tôt , & qu'ils se sentaient soulagés. Plusieurs m'ont même dit en avoir été guéris. Ces herbes se changent d'instant en instant , & se retirent toujours aussi chaudes que si on les eût fait bouillir : elles procurent de fortes transpirations , & débarrassent sur-tout la tête. J'ai éprouvé ce remède sur moi-même. Mais pourquoi douterait-on de son efficacité ? qu'on se rappelle ce que rapporte Chardin , de la manière dont la fièvre se guérit en quelques lieux de l'Orient , où l'on ne connaît d'autre cure , que de se faire jeter sur le corps des seaux de l'eau la plus fraîche.

Deux sortes d'herbes servent aux nègres pour l'usage ci-dessus marqué : la première est une espèce de pourpier , à qui ils donnent en effet le nom de *pourpier sauvage* , mais qui diffère de celui dont les campagnes sont remplies ; il ne lui ressemble , de même qu'au pourpier franc d'Europe , que par la forme & l'entrelacement de ses fibres rampantes , leur couleur , grosseur , & ce goût fade particulier au pourpier : quant aux feuilles , elles n'ont rien d'approchant , étant minces , languettes , terminées en pointe. Le *pourpier - sauvage - aquatique* , ainsi que je le

nommerai , pousse un bouton extrêmement long , dans lequel est contenue sa graine , & qui s'ouvrant laisse appercevoir une petite fleur jaune , mais simple , ressemblante assez à la marguerite des champs.

L'autre espèce de simple propre à la fièvre est appelée par les nègres , *herbe-à-piment* , nom qui lui convient à cause de son goût ; le plus fort piment ne pique pas davantage. Cette herbe ne rampe point comme la précédente ; elle vient droite , peu chargée de branches , garnie de distance en distance de longues feuilles , étroites & pointues ; au bout de chaque branche , il paraît un long cordon de petits boutons pressés & arrangés avec symétrie , qui sont blancs & fleurissent ensemble. Ce goût piquant n'est que dans les boutons & dans la feuille.

Une classe de pois , qui certainement ne servent point à la nourriture , ainsi qu'on en peut juger de leur nom de *pois-puans* , qui leur est bien dû pour leur puanteur extraordinaire , est employée dans les fièvres par les nègres : mais leur plus grande vertu est d'être un vermifuge excellent. On le prend par infusion comme le thé , quoique ce soit la plus désagréable boisson qu'il y ait. Il y en a de plus d'une espèce : la véritable & la plus commune est un arbruste extrêmement branchu , dont la feuille est petite ,

ronde , quoique terminée en pointe , d'un assez beau vert , mais d'une puanteur insupportable. La fleur de cette plante est jaune , elle donne un pois dont la gouffe ressemble beaucoup à celle de la plante qu'on nomme en France la vesse : sa racine est ligneuse , elle a les mêmes qualités que le reste de la plante. Les nègres la font entrer dans la plupart de leurs décoctions ou tisanes ; ainsi ils lui reconnaissent d'autres vertus que nous. Quelques-uns font brûler ce pois comme du café ; ils en expriment une liqueur qu'on dit souveraine contre les fièvres.

La *verveine* est ici fort commune & de plusieurs sortes : la puante est ici encore plus abondante que celle qui communique un si mauvais goût au lait & à la viande des bestiaux qui en mangent dans les campagnes du Royaume : à Saint Domingue on leur trouve fréquemment cette odeur dégoûtante , les champs y étant parsemés d'une herbe si peu flatteuse au goût. Mais , comme il n'est point de plante si malfaisante , à qui la Nature n'ait attaché quelque propriété utile à l'homme , la *verveine-puante* sert aux nègres à faire des cataplasmes salutaires pour toutes sortes de coliques ; ils en composent aussi des tisanes souveraines , soit pour la colique , les pertes blanches des femmes , pour les filles mal-réglées , ou pour d'autres maux

communs aux deux sexes. C'est alors de la racine dont ils usent , infusée à froid ou à chaud. L'espèce de verveine que je viens de décrire , se mêle ordinairement avec une autre nommée *verveine-bleue* , à cause de la couleur de ses fleurs , laquelle n'est rien moins que puante comme la première : ses feuilles sont grandes , découpées sur les bords comme celles du fraisier ; elles viennent par bouquets le long d'une haute tige , de distance en distance , & cette tige finit à-peu-près comme est terminée l'asperge ; des fleurs qui approchent de la violette , croissent au bout de la tige vers son extrémité ; elles sont ordinairement sept à huit ensemble , détachées les unes des autres. Les nègres disent qu'il n'y a point de poitrine délabrée que la décoction de ces plantes ne guérisse , ni d'estomac qu'elle ne rétablisse. J'ai vu beaucoup de gens s'en trouver bien.

L'*herbe-à-charpentier* , connue aujourd'hui en Europe , & dont on fait un sirop aussi agréable que bienfaisant pour les poitrines dérangées , vient encore à Saint-Domingue , où on la voit croître naturellement. Il y en a de deux espèces , la franche & la bâtarde. Il serait difficile de s'y tromper ; la première & la véritable ayant une odeur flatueuse , au-lieu que la seconde en a une tout-à-fait désagréable. Cependant elles

sont également utiles toutes les deux. Les nègres les mêlent ensemble, pour en composer des cataplasmes qui résolvent les abcès les plus durs; ils y ajoutent quelquefois de la verveine-puante, de la bleue, de la feuille de prunier-monbin, du bourgeon de patate, & autres émolliens. Ils se servent aussi de l'herbe-à-charpentier pour toutes les douleurs internes, mal de côté, maux de gorge, gonflement d'amigdales, glandes, &c. Cette herbe est rampante, court sur la terre, & semble très-aisée à transplanter dans quelque pays que ce soit. La batarde pousse à l'extrémité de ses branches de longs cordons de petites fleurs purpurines, qui naissent d'un bouton d'abord vert, mais qui prend ensuite une couleur rouge; ses feuilles sont bien plus grandes que celles de la franche, lisses, d'un vert de mer, assez semblable au fer d'une lance.

Les nègres font encore un grand usage de deux autres plantes connues en Europe, mais qui diffèrent ici des mêmes que l'on y voit.

La *sauge-Américaine* porte une longue feuille, épaisse, gluante, pleine d'une infinité de petites fibres qui la partagent & ressemblent à des rameaux de veines; les unes sont grosses, les autres aussi petites que des vaisseaux capillaires. L'odeur approche de la sauge de France, mais

beaucoup plus forte. La meilleure vient du Port-de-Paix : c'est la plus céphalique. Cette plante est regardée par les nègres , comme l'une des plus salutaires qu'il y ait dans l'isle ; aussi entre-t-elle dans presque tous leurs remèdes internes ou externes.

La *pimprenelle-sauvage* est pour eux aussi d'une extrême utilité : ils s'en servent dans les maladies les plus désespérées , & vont jusqu'à lui attribuer la faculté de chasser tous les vents de l'estomac , en l'appliquant uniquement dessus. Elle ne ressemble en rien à la pimprenelle de France , croissant en forme d'arbusse haut & droit ; ses feuilles sont grandes , mais longues , sans amertume non plus que le pied , étant au contraire d'un goût fade. Il naît au bout de chaque tige un long bouton , dans lequel est contenue sa graine , qui vient parmi un nombre de petits filets , comme on en voit au cœur de l'artichaut. Le pied de cette plante devient fort gros , il renferme une moëlle spongieuse , ainsi que le fureau.

Enfin , les nègres usent comme nous de toutes les espèces de *creffons* , qu'ils emploient indifféremment en cataplasmes ou en boissons froides & chaudes. Ils reconnaissent , de même que nous , que la meilleure espèce est le *creffon de savane* ; effectivement c'est le plus excellent

anti-scorbutique qu'il y ait au monde. Le *creffon de fontaine*, très-commun dans le pays, n'en approche point; celui-ci est, à peu de chose près, comme le creffon de France; mais celui de savane en diffère extraordinairement: il vient en touffes rondes dans les endroits un peu humides; les feuilles, toutes découpées, croissent en dehors, & forment un pied écrasé qui a du rapport avec celui de la chicorée naissante. Du centre de ce pied, quand le creffon monte, il sort de longs filamens, qui portent la graine à-peu-près comme dans l'oseille. Cette sorte de creffon n'est pas la seule qui ait tant de propriétés; il en est une autre espèce nommée *creffon-doux*, qui croît en arbuste, & dont on fait des balais, à qui l'on reconnaît les mêmes vertus: le précédent a un goût piquant, celui-ci l'a sucrin & agréable; quant à sa feuille, elle est plus petite que celle de l'autre, découpée comme elle, naissant tout le long de la tige remplie de branches. Cette plante est chargée d'un nombre de petits boutons ronds, qui s'ouvrent & laissent sortir une petite fleur blanche, accompagnée d'une quantité de petits filets. Il n'est point de gencives endommagées, même pourries, que ces deux creffons ne rétablissent: ils raffermissent les dents les plus ébranlées, en les frottant seulement avec leurs feuilles,

& en les mâchant ; ils guérissent jusqu'à des abcès dans la bouche ou dans la gorge : leur infusion prise comme du thé & coupée avec le lait , ôte l'acrimonie du sang , lui donne de l'activité , fait passer les taches scorbutiques , & dissipe radicalement le scorbut le plus invétéré. Bien des personnes , qui connaissent l'utilité de ces creffons , en font un usage très-fréquent. On en mange en salades , on en met dans les bouillons , même d'écrevisses ; on s'en gargarise , on boit dessus , & l'on s'en trouve également bien : mais il faut avoir l'attention de se purger de tems-en-tems , n'y ayant point de remède qui échauffe davantage. Je présume qu'un adroit Chimiste extrairait de ces plantes un spécifique contre le scorbut , aussi prompt que merveilleux , & que l'on pourrait transporter au-delà des mers.

L'*herbe-quarrée* est encore d'un grand usage pour les nègresses : elles s'en servent en tisanes dans les maladies occasionnées par la matrice , vapeurs hystériques qu'elles nomment , comme la plupart de nos blanches , *mal - de - mère* : cette maladie est familière aux femmes noires , du moins à ce qu'elles disent , & leur sert souvent de prétexte pour ne rien faire. Mais si les femmes se trouvent bien de l'*herbe-quarrée* , les hommes trop échauffés n'en usent pas avec moins de succès. Cette herbe porte une grande

feuille sèche, qui croît ordinairement trois à trois, chacune découpée par ses bords, seulement dans une assez longue distance; le pied est une espèce de lianne compacte qui durcit comme du bois; il est quarré, ce qui a fait nommer ainsi la plante. Elle a encore de particulier, qu'il règne tout autour de ses branches & d'un nœud à l'autre, une feuille extrêmement étroite, au bout de laquelle naissent ses trois grandes feuilles, symétrie exactement observée le long de la branche. Il y a une autre herbe-quarrée, différente de la première, dont on se sert pour les yeux; elle est fort odorante. Toutes les sortes d'aromates sont ici très-communes.

Les nègres savent tirer parti de toutes les plantes que la Nature a semées libéralement sous ce riche climat. Heureux, quand ils ne s'en servent que pour procurer du soulagement aux infirmités! Mais malheureusement ils en abusent quelquefois. Il n'est pas jusqu'aux herbes les plus simples, en qui ils ne reconnaissent quelque propriété.

L'*herbe-à-bled*, dont les campagnes sont pleines & les champs empoisonnés, guérit, selon eux, les contusions, les meurtrissures, les abcès, les plaies de cette espèce les plus incurables pour notre pharmacie : ils la font bouillir à

à petit feu , ils en forment une sorte d'onguent qu'ils appliquent sur la plaie , après l'avoir lavée avec du taffia. Je dirai à cette occasion que l'eau-de-vie de cannes est incomparablement meilleure que la nôtre , c'est-à-dire l'eau-de-vie de France , & qu'elle contient beaucoup plus de parties balsamiques. Cette herbe ressemble parfaitement à celle d'Europe , qui y porte le même nom ; mais je crois pourtant y avoir apperçu quelque différence , en ce que j'ai observé que le tuyau de celle-là est velu en dehors , & le dedans est rempli d'une moëlle , au-lieu qu'il est vide en celle-ci. Du reste , c'est la même conformation. La diversité des climats donne aux mêmes plantes des qualités bien différentes.

Ils se servent d'un nombre infini de caustiques , pour mordre sur les chairs , faire aboutir les tumeurs les plus dures , de la plupart desquels nous n'oserions nous aviser. La feuille de tabac & son suc ne sont pas les moindres remèdes que quelques-uns d'eux emploient efficacement. C'est ce qui fait que dans les maux vénériens , ils réussissent beaucoup mieux que nous , sans le secours du mercure dont ils ignorent la préparation & l'usage. J'ai vu des Chirurgiens en être atteints eux-mêmes ; après avoir inutilement mis en œuvre toutes les ressources de la médecine , être contraints de se livrer à

des nègres ou nègresses , qui réparaient ce que leur art n'avait pu faire.

On commence cependant à faire usage d'une tisane fudorifique , que l'on dit être de leur invention , & que l'on prétend guérir la sphilise invétérée , & même les *pianistes*. Rien n'est si simple ni moins composé. En voici la recette. On met infuser & fermenter , dans un grand vase de terre vernissé , de la felsepareille & du sucre brut , à la dose de deux onces de chaque drogue sur une bouteille d'eau. On expose cette infusion au plus fort soleil , pendant dix-huit jours : au bout de ce tems on en remplit des bouteilles , & l'on remet de nouvelle eau sur le même marc , qui est encore exposé au soleil durant six ou sept jours. Le malade boit trois fois par jour de la première , & de la seconde à sa soif. Il ne vit que d'alimens secs , comme biscuit ou cassave , & de viande de boucherie grillée ou rôtie. Quarante jours suffisent pour parfaite guérison. S'il a des ulcères , on les lave avec la seconde infusion. Il faut commencer par le baigner cinq ou six jours de suite. Il doit travailler , parce qu'il faut suer , & se purger avec des bols mercuriels ; addition faite , dit-on , par les Chirurgiens. On veut que celui qui pratique ce remède , engraisse à vue d'œil.

Outre les herbes & les simples, les nègres mettent tout en usage, séparément ou par mélange; les feuilles des arbres, les racines, tout entre dans leurs compositions; les liannes leur fournissent le plus de remèdes.

La *lianne-à-Minguet*, nommée de la sorte d'un homme singulier qui joue un rôle dans l'histoire de notre colonie de Saint-Domingue, est de toutes la plus excellente. Cet ancien habitant, qui était un Empirique, guérissait ou prétendait guérir avec elle quantité de maux, que quelques vieux colons m'ont dit avoir vus disparaître une infinité de fois, & ne plus revenir. Les nègres s'en servent fréquemment, mais pour moins de maladies; ils l'appliquent sur les plaies où il y a inflammation, en exprimant le suc dessus, & couvrent ensuite le mal d'une feuille entière qu'ils ont fait passer au feu légèrement. C'est un fort bon suppuratif. Cette plante a beaucoup de rapport avec la vigne, rampe comme elle, monte & s'entrelace dans les haies ou autour des arbres: sa feuille, qui est large & épaisse, d'un très-beau verd, vient au bout d'une longue queue, avec une fleur simple & bleuâtre. Quand la plaie paraît avoir suffisamment suppuré, ils usent, pour la dessécher, de la feuille d'une autre espèce de lianne qui court à terre, & qu'ils ont ap-

pelée *bois de patate bâtard* ; celle-ci est mince , quoique large , faite en forme de cœur. C'est un fort bon dessicatif. Ils attribuent encore à la *lianne-à-Minguet* la vertu d'arrêter les plus violens maux de tête , en l'appliquant dessus. Elle fait aussi partie de presque tous leurs cataplasmes.

Ils ont une multitude d'autres liannes , dont ils ne font pas moins d'usage , & auxquelles ils trouvent diverses propriétés : comme la *lianne-à-médecine* , qui est réellement un purgatif fort & vigoureux ; on se sert du bois , dont on prend une brassée en longueur , depuis une main jusqu'à l'autre , les bras étendus : c'est la mesure , que l'on coupe par petits morceaux. On les met ensuite infuser le soir dans de l'eau , jusqu'au lendemain matin , que l'on avale cette eau après l'avoir passée au travers d'un linge ou d'une serviette. On ne tarde point à en ressentir l'effet. Si l'on est trop mené , une rôtie au vin & au sucre arrête sur-le-champ la superpurgation. Comme ce bois est extraordinairement résineux , jetant du soir au matin une gomme blanchâtre , mais d'un blanc sale , partoutes les incisions qu'on lui a faites , quelques-uns n'usent que de cette gomme , dont ils font de petites boulettes qu'ils avalent ; il en faut bien peu , n'y ayant guère de purgatif aussi

violent. J'ai ouï dire , & je le croirais assez , que ce remède affaïsse l'estomac , & qu'il faut l'avoir sain & bien fort pour que son usage ne l'affaiblisse pas de plus-en-plus. Nos habiles disciples d'Hippocrate corrigeraient aisément ce défaut , & trouveraient le secret d'en composer un très-bon remède. Cette plante , comme toutes les autres liannes , pousse de fort longs jets , d'abord verts & assez gros , mais qui durcissent , & qui deviennent un bois pliant & grisâtre : les feuilles , grandes , minces , naissent en forme de cœur , extrêmement pointues par le bout ; la fleur , qui est violette , ne paraît ordinairement qu'aux environs du carême. La gomme que répand cette lianne , est plus liquide qu'épaisse , mais elle prend de la consistance à l'air , encore plus au soleil.

La *lianne-à-vers* , dont les nègres se servent aussi beaucoup pour toutes les maladies que les vers causent à leurs enfans , est petite , verte , menue : sa feuille est longue , presque faite comme celle du chien-dent , quant à la figure. Elle porte un bouquet de fleurs blanches , d'une odeur douce & suave , épaisses & veloutées , dans le centre desquelles il y a cinq petits boutons blancs comme de la neige. C'est encore une sorte de bois laiteux. On le fait bouillir pour les enfans déjà grands , & simplement

tremper dans de l'eau pour ceux qui sont trop jeunes. Il semble, à leur dire, que ce soit l'un des meilleurs carminatifs.

Une autre lianne, qu'ils appellent *langue-de-chat*, est une plante ligneuse qui ne croît point comme les liannes, mais en forme d'arbuste; elle est assez basse, n'ayant guère que deux ou trois pieds de hauteur: on peut dire qu'elle n'a point de tronc, ses branches sortant presque toutes de terre, & naissant de ses racines qui sont en grand nombre, chevelues & sans aucune propriété, du moins connue. Quant aux feuilles, elles ne sont rien moins que petites pour un arbuste si nain, étant de la longueur de quatre à cinq pouces, découpées sur leurs bords à une grande distance, larges par le bas, & diminuant jusqu'à ce qu'elles se terminent en pointe. Leur rudesse au toucher est apparemment ce qui a fait donner à cette plante le nom qu'elle porte, parce qu'on éprouve, en passant dessus le doigt à rebours, ce qui s'observe sur la langue des chats extraordinairement rude. L'extrémité de chaque branche principale ou collatérale est surmontée d'un bouquet fort garni de fleurs, de la nature des clochettes, d'où sortent après elles, & du fond de leur calice des filets déliés, rassemblés & unis comme si c'était un petit pinceau. La graine qui y est insérée doit être

bien menue, car il est impossible de l'appercevoir. Cette plante exhale une odeur très-forte, mais qui n'a rien de désagréable, rappelant celle des foins de France, lorsque les prés commencent à y être bons à faucher. Ce doit être certainement un vulnéraire. Les nègres n'y attachent point cette qualité, n'usant que de sa feuille appliquée sur les contusions, meurtrissures ou plaies entamées, & ils prétendent qu'elle a de grandes vertus. Ils en font aussi usage dans leurs bains & cataplasmes.

Voilà ce que j'ai pu recueillir de plus précis sur les remèdes des nègres; mais je suis bien éloigné de penser que ce soit là où se bornent toutes leurs connaissances en médecine. Je leur ai vu pratiquer d'autres remèdes, dont il m'a été impossible de leur arracher le secret. Quelqu'un sera peut-être plus heureux que moi. Il faut gagner leur confiance, comme je l'ai fait de quelques-uns; mais n'ayant point de principes certains, & ne partant que d'une routine apportée de différens pays, il n'est guère possible de réunir les connaissances qui sont éparées entr'eux. Il faudrait pour cela un habile Botaniste, doué d'une extrême patience, & qui eût commencé par se rendre familier tout ce que l'isle de Saint-Domingue produit de végétaux. Les Anglais sont en cela nos maîtres;

304 *Maladies de Saint-Domingue.*

car on fait qu'un de leurs Savans a publié une histoire naturelle des plantes que produit la Jamaïque. Notre isle en mériterait une semblable. On se convaincrat bientôt que ce n'est pas simple curiosité, & que l'art de guérir nos maladies y gagnerait de nouveaux secours.

F I N.

T A B L E

Des différens Morceaux historiques ,
anecdotiques & descriptifs rassemblés
dans cet ouvrage.

<i>MÉMOIRE sur Curaçao, Isle appartenante aux Hollandais ,</i>	page 1
<i>De l'isle de la Grenade, rendue aux Anglais par le dernier Traité de paix ,</i>	10
<i>Anecdotes sur un Gouverneur de la Martini- que ,</i>	15
<i>Anecdotes singulières sur un Aventurier qui fut connu à la Martinique, sous le nom de Prince de Modène ,</i>	31
<i>De l'isle & Colonie Espagnole de Puerto- Rico, l'une des quatre grandes Antilles ,</i>	51
<i>Saint-Domingue ,</i>	65
<i>Des possessions Espagnoles dans l'isle de Saint- Domingue ,</i>	70
<i>Voyage du Comte de *** à Saint-Domingue , vers 1730, & traits curieux sur les mœurs des habitans de ce tems-là ,</i>	85
<i>Anecdotes sur les Religieux d'une Société abolie, qui fut établie au Cap ,</i>	174
<i>Mémoire sur la révolte de 1723, au Cap- Français ,</i>	185





E788
C697d
v. 10

